


65748/A

PRESERVATIFS
ET
REMEDES
UNIVERSELS,

Tirez des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux.

Ouvrage Poſthume de défunt Monſieur L'ABBE' ROUSSEAU, *Medecin du Roy, & cy-devant connu ſous le nom de* Capucin du Louvre.



A PARIS,
Chez CLAUDE CELLIER, ruë Saint Jacques, à la Toiſon d'or, vis-à-vis Saint Yves.

M. DCCVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


SOCIETY OF LONDON
MVSEVM
BRITAN
NICVM



AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

LEs plus celebres Medecins de l'antiquité avoient pris un ſoin tout particulier de cacher leurs Remedes au public, ſous des termes & des ſignes qui n'étoient connus qu'aux plus celebres Philoſophes. Ils étoient jaloux de leurs Secrets, & ils ſçavoient que les meilleures choſes deviennent mépriſables à meſure qu'elles ſe rendent communes. Ce n'eſt pas là comme raiſonnoit feu Monſieur l'Abbé Rouſſeau autrefois ſi connu ſous le nom de Capucin du Louvre, *& par ſon profond ſçavoir dans la Medecine.*

& le poiſon. Elle fortifie tous les membres, le cerveau, la teſte, l'eſtomac, & le foye: elle purifie le ſang, rompt la pierre, provoque l'urine, arreſte & pouſſe les menſtruës, rend les femmes fecondes, guerit les ſuffocations de mere, les fiſtules, les os cariez, & les ulceres corroſifs.

Enfin vous y verrez la compoſition de l'incomparable pierre de Buteler qui guerit preſque toutes les maladies en la touchant avec le bout de la langue, ou bien en avalant l'huile dans laquelle elle aura trempé quelque tems.

AVERTISSEMENT

En forme de Réponſe,

Par Monſieur de la Grange-Rouge, Avocat au Parlement, frere de défunt Monſieur l'Abbé Rouſſeau, qui étoit Confrere de Monſieur l'Abbé Aignan ; à une Période de la Lettre d'un Anonyme, touchant les belles découvertes & la grande capacité de Monſieur Aignan, inſérées dans le Mercure Galant du Mois d'Aouſt 1699, imprimé à Nantes, page 41.

VOICI LES TERMES DE CETTE PERIODE.

Il promet (Monſieur Aignan) de nous donner la compoſition du veritable Baume tranquille, que lui ſeul a découvert, & qu'on a falſifié dans des Ecrits donnez au public ſous un nom emprunté, &c.

REPONSE.

A L'exception des plus grands génies, peu de perſonnes connoiſſent mieux que moi les rares talens de Monſieur l'Abbé Aignan. La ſcience que j'ai de ſes Principes, qui étoient communs à mon frere & à moi, jointe à l'heureuſe experience que j'en ai faite dans

les deux grandes maladies dont il m'a charitablement tiré aprés la mort de mon frere ; & la parfaite reconnoiſſance que je lui en dois & que j'en conſerverai le reſte de ma vie, m'engagent à publier de toutes manieres la capacité, le mérite & la charité de cet illuſtre & fameux Docteur.

Je ſçai qu'il eſt capable de tout ce qui eſt contenu dans la Lettre de l'Anonyme, & encore davantage, qu'il peut perfectionner mieux que perſonne & porter au plus haut point d'efficacité le Baume tranquille, & qu'il peut même en inventer d'une compoſition nouvelle, & une infinité de Remédes extraordinaires. A Dieu ne plaiſe que j'aye l'ingratitude & la témérité de vouloir obſcurcir ou rabaiſſer, & moins encore lui ravir la gloire dont il eſt ſi digne.

Mais je le ſuplie de me permettre de me plaindre de cet Anonyme, bien plus pour l'honneur de la memoire de mon frere, qui m'eſt ſi chere, & où Monſieur Aignan eſt lui-même ſi intereſſé, que pour le mien propre ; & de lui déclarer & à tout le monde, non pas en anonyme, comme il a fait, mais en faiſant publiquement ſçavoir mon nom & ma demeure

demeure, que non-ſeulement je n'ai point falſifié, comme il le ſuppoſe indignement, la compoſition du Baume tranquille, inventé par mon frere; mais que je l'ai donné au public ſous le nom de Monſieur l'Abbé Rouſſeau ſon veritable auteur, avec les autres Secrets qu'il m'a laiſſez, tels qu'il les lui avoit lui-même deſtinez; qu'il me les a communiquez, & qu'ils ſont écrits de ſa propre main, ſans aucune altération, dans l'original de ſon livre, que je garde précieuſement.

Pluſieurs perſonnes de probité ſçavent, que je ne l'ai même fait imprimer que pour ſatisfaire à l'intention & au zele charitable du défunt.

Si l'Auteur de cette Epître avoit un peu plus prudemment moderé le ſien, & voulu s'éclaircir de cette verité, il auroit pû prendre la peine de faire une aſſez agreable promenade à la Grange-Rouge, proche de Montbaſon, qui eſt en petit un des plus beaux endroits de la Touraine, avant que de s'expoſer ſi témérairement à inſulter à la memoire d'un auſſi illuſtre deffunt que Monſieur l'Abbé Rouſſeau, & à accuſer fauſſement, pour ne pas dire davantage, la ſincerité d'un homme publique

ment reconnu pour incapable de ſupoſer.

On lui auroit montré avec plaiſir ce ſçavant original, on n'en refuſe la communication à perſonne ; & s'il eſt capable d'en penetrer certains endroits, on lui auroit, comme on a fait à beaucoup d'autres, donné des lumieres pour aprofondir les plus difficiles, & pour en faire (s'il eſt en état & d'aſſez bonne volonté) d'utiles expériences. En voici des idées, dont j'eſpere que les Sçavants me ſçauront bon gré, & à la faveur deſquelles il ſera facile de conoître, que ſi l'on veut envier à défunt Monſieur l'Abbé Rouſſeau l'honneur de l'invention du Baume tranquille contenu dans ſon livre, & des principes dont il eſt rempli, je ſerai en droit de me récrier pour ſa mémoire, & de publier, *Sic vos non vobis, &c.* Mais les Habiles connoiſſent aſſez par ſa ſeule lecture, que la force de la ſcience qu'il contient ne peut proceder que du fond même de ſon veritable Auteur, &c.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

Fin de la Table.



PRESERVATIFS ET REMEDES UNIVERSELS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il y a des Remedes universels; & ce qu'il faut entendre par Remede universel.



SI l'on n'avoit point vû les merveilles ſurprenantes que l'Art tire de la Nature, comme ſont les criſtaux, l'eau-forte, la poudre à canon, &c. on ne les croi-

roit jamais, & même on ne penseroit pas qu'il fût possible de les inventer.

Il ne faut donc pas revoquer en doute des choses extraordinaires & qui passent nos connoissances, quand les Savans nous assurent de leur existence. Ce seroit être aussi imprudent de les rejetter, parce qu'elles ne sont pas encore venuës à notre connoissance ; qu'on seroit temeraire de les condamner, parcequ'on desespereroit de les connoistre. Il ne faut pas perdre courage, au contraire, l'excellence du sujet que nous allons traiter & les Grands-Hommes qui en ont parlé succintement doivent nous animer à la recherche de ce qui n'a pas échapé à leur connoissance.

Mais pour établir la verité des remedes universels, il seroit inutile de recourir à l'autorité des

Philoſophes & des Medecins qui n'en ont écrit qu'énigmatiquement : les eſprits préocupez n'en ſeroient que plus confirmez dans leurs préventions. Il vaut donc mieux s'attacher aux Medecins ordinaires qui donnent ces grands remedes, & voir comme ils en parlent.

Nous ne doutons pas, diſent Ludovicus & ſes Commentateurs, qu'il n'y ait d'excellens remedes & tres-capables de fortifier puiſſamment, & de purifier en même-temps toutes les parties du corps humain, & par ce moyen de le garantir & le guerir d'une infinité de maladies : *Diſſert.* I. *de ſelectu remediorum*, *pag.* 56. *Credimus dari poſſe arcanum aliquod, inſigne totius corroborativum, vel mundificativum ; complurium morborum ſolamen, &c.* Et nous ne diſconvenons pas des vertus qu'-

on attribuë à quelques grands ſecrets, tels que ſont les Panacées, les Mercures des Philoſophes, les quinteſſences de Venus, l'or potable, & autres ſemblables remedes, en les preparant ſcientifiquement, & les adminiſtrant avec circonſpection chacun ſelon ſa proprieté.

Mais nous ne voulons pas approuver tous ces prétendus ſecrets que les Charlatans élevent infiniment audeſſus de leurs qualitez pour en tirer un gain ſordide; & que les perſonnes qui n'ont pas aſſez de connoiſſance de la Medecine, s'imaginent facilement avoir des vertus & des proprietez univerſelles; quoyque ſouvent leur excellence ſi vantée ne conſiſte que dans la difficulté de la recherche & de la dépenſe, ou tout au plus dans une vertu ſimple & foible, comme celle de

la tiſanne d'orge qui convient à toutes les fiévres ; ou dans une qualité commune aux diaphoretiques, aux aperitifs, ou aux aſtringens uſuels & ordinaires.

Ce ſont les termes de Ludovicus ; & voici ceux de ſes Commentateurs wolffgangus, wedelius, & Ettmullerus dans ſa Diſſertation premiere, du choix des Remedes.

L'ignorance du peuple & la mauvaiſe application qu'on a faite des grands remedes, a rendu odieux & ridicule le nom de Panacée ou Remede univerſel. Cette ignorance vient de ce que le peuple ne connoiſſant pas aſſez la force & la nature de ces remedes, il en admire les effets particuliers & leur attribuë auſſi-tôt des qualitez univerſelles : puis au ſeul nom de Panacée on s'en ſert indifferemment, ſans diſtinction de

temps & de circonſtances ; & par une mauvaiſe application on en reçoit plus de mal que l'on n'en eſpere de ſoulagement.

C'eſt pourquoi il eſt neceſſaire d'éclaircir ce que c'eſt, & ce que l'on doit entendre par Remede univerſel ; afin que l'on ne s'imagine pas qu'un tel remede puiſſe indifferemment guerir toutes les maladies du corps humain. Car quelle erreur ne ſeroit-ce pas de prétendre guerir par ce moyen les bleſſures, les fractures, les luxations, & ſemblables accidens qui demandent neceſſairement l'operation de la main & le ſecours de la Chirurgie ?

Par conſequent la vertu des Remedes univerſels ne peut être raiſonnablement étenduë qu'aux maladies dont Hypocrate a voulu parler par cet Aphoriſme ; *Natura morborum medicatrix*, c'eſt

la nature même qui guerit les maladies. Aussi l'effet de quelque Panacée que ce soit ne consiste qu'à augmenter les forces de la nature, ou à corriger les causes occasionnelles des maladies; d'où il s'ensuit qu'un remede universel n'est propre qu'à celles qui viennent des causes internes : encore ne faut-il pas prétendre exclure l'usage de tout autre remede; au contraire, les remedes generaux doivent toûjours préceder comme des préparatifs necessaires; & le regime de vivre doit toûjours être prescrit & observé selon les regles de la diette. Bien davantage il faut dans l'administration même des remedes universels avoir égard à la difference du sexe, de l'âge, des saisons, des tems, des païs, des temperamens, & les rendre propres & specifiques autant qu'il est possible par le mê-

lange & l'union des remedes particuliers. C'eſt manque, dit Ettmuller au *cap. 3. de auxiliis*, d'obſerver exactement toutes ces précautions que les ſpecifiques trèséprouvez & d'ailleurs infaillibles deviennent inefficaces.

Enfin quand on ſe forme l'idée d'un remede univerſel, il ne faut pas croire qu'il puiſſe neceſſairement & infailliblement guerir toutes ſortes de maux & rendre l'homme immortel; c'eſt une penſée contraire au bon ſens, & qui fait voir qu'on ne connoît pas la nature de l'homme. Mais l'on peut raiſonnablement aſſeurer qu'avec les préparations requiſes & les circonſtances neceſſaires, telles que les forces de la nature n'en ſoient point opprimées, ni la vertu du remede changée ni alterée; le remede univerſel aura infailliblement ſon effet,

& guerira quelque maladie que ce ſoit. De même que le jalap qui eſt purgatif, ne purge guere, ſi l'infuſion n'eſt faite dans un menſtruë convenable & approprié, qui eſt l'eſprit de vin ; & non pas l'eau, ou ſimplement le vin à cauſe du flegme abondant qu'il contient ; parce que la vertu purgative du jalap conſiſte en ſa raiſine, pour la diſſolution de laquelle il faut un diſſolvant ſpiritueux & non pas aqueux. Ettmuller *tom.* 2. *Schroderi dilucidati Phitologia, ſeu regn. vegetab. claſſ.* 3. *pag.* 226. Le jalap eſt pourtant purgatif en quelque menſtruë qu'on le mêle, mais on ne ſçauroit tirer ſa raiſine qu'avec l'eſprit de vin rectifié, & c'eſt alors un purgatif violent, qui ne ſe donne qu'en petite quantité & qui doit eſtre mêlé avec d'autres purgatifs.

De ſorte que pour bien connoître la vertu ſpecifique des remedes univerſels, il faut remarquer que toutes les maladies ont deux cauſes, la formelle & la materielle ou occaſionnelle ; & que l'une ou l'autre ceſſant, ſon effet ceſſe pareillement. Or la cauſe formelle, efficiente & prochaine de toutes les maladies ſont les eſprits ; c'eſt-à-dire, le principe vital qui eſt la premiere origine de la ſanté & de la maladie. Mais ce même principe vital étant bien conſtitué & en parfaite œconomie, il fait des merveilles : au contraire, s'il eſt bleſſé ou irrité par le trouble de l'œconomie du corps, il excite les aſſauts & les deſordres des maladies. C'eſt à peu près de même que les vices & les défectuoſitez des ſubſtances contenuës dans le corps humain ſont les cauſes occaſionnelles ou mate-

rielles des maladies. De maniere que si ces parties & ces substances sont parfaitement bien ordonnées & temperées, le corps est en santé ; si elles sont mal temperées, l'œconomie du corps en est troublée.

D'où il est facile de juger qu'ayant égard à ces deux genres de causes, les remedes universels operent ordinairement en deux manieres ; l'une en pacifiant les esprits irritez, les fortifiant & les rendant capables de corriger eux-mêmes les causes materielles des maladies, & de rétablir la paix & la tranquillité de l'œconomie naturelle. Un bon usage de l'*opium*, par exemple, aidé de quelques autres anodins produit souvent cet effet, en calmant tous les simptomes les plus pressans, en fortifiant la nature, & par ce moyen la meten état

de chasser ce qui lui est nuisible. Et c'est ainsi qu'agissent les souffres doux de vitriol de Venus, & toutes les panacées qui ont pour base le cinabre naturel ou le cinabre d'antimoine.

L'autre maniere avec laquelle les remedes universels agissent sur les causes occasionnelles, est de les temperer en corrigeant & adoucissant l'excez des qualitez, dont Hypocrate parle, & qu'il nomme l'acide, l'amer, l'acre, le doux, l'acerbe, &c. selon Ettmuller *cap. 3. de auxiliis; & cap. 2. de Medicinâ Hypocratis Chymica.* Et empêchant ainsi les précipitations, les coagulations & les effervescences. Ce qui se fait d'autant plus puissamment, que ces remedes sont doüez de vertu diaphoretique; les diaphoretiques étans d'ordinaire les remedes naturels & specifiques qui

procurent ces sortes d'adoucissemens. Le sel volatil huileux de Sylvius qui agit de cette sorte, est presque universel. Il tempere toutes les acrimonies, il calme tous les mouvemens desordonnez des humeurs, & purifie tout le corps par une douce transpiration. Les mercures fixez sont encore de ce genre, ils adoucissent toutes les acretez par le moyen de leur souffre extraverti & de leur vertu diaphoretique. Enfin les sels universels de l'air que l'on prépare avec la rosée & l'eau de pluye, sont encore de cette sorte.

Mais si l'une & l'autre de ces deux vertus, c'est-à-dire, la vertu de calmer & fortifier les esprits, & celle de temperer & purifier les humeurs concourent dans un même remede ; ce remede doit être très-universel. Les veritables

souffres naturels metalliques fixez temperent les puissances ou qualitez salines, & calment en même-tems la fougue & l'impetuosité des esprits. La pierre de Basile Valentin est de ce genre; elle approche même beaucoup de la pierre philosophale par l'excellence de sa vertu medecinale & metallique.

Outre cette façon d'operer par leur attouchement & par leur mêlange ou application aux parties du corps humain; il y en a une autre, dit Ettmuller, *cap.* 3. *de auxiliis*, enseignée par Helmont dans son Traité intitulé, *In verbis, herbis & lapidibus est magna virtus*. Et cette maniere se fait sans mixtion naturelle, mais seulement par certaine influence ideale, qui fait que les remedes guerissent radicalement.. Helmont croit que les remedes n'o-

perent que dans l'eſtomac & ſeulement ſur ſon archée, lequel à l'occaſion des remedes forme diverſes idées, ſelon la direction deſquelles il guerit les maladies.

Il aſſure de plus que les maladies ne viennent que des idées vicieuſes ou étrangeres de l'eſtomac, & que les remedes n'operent qu'en éteignant ces idées, ou en préſentant à l'archée comme dans un miroir d'autres idées contraires aux premieres, à l'aſpect deſquelles il eſt rappellé au devoir de ſes fonctions naturelles, & dirigé de certaine maniere vers la gueriſon des maladies. Tout cela, dit-il, eſt confirmé par une infinité de guériſons promptes & comme ſubites, qui ſe font ſans aucun effet ſenſible du remede ni évacuation de la matiére morbifique; mais ſeulement par certaine grande émotion ou affection

de l'ame, dont l'idée conduit diversement l'archée à la guerison des maladies.

Tout ce discours n'est qu'une traduction fidele d'Ettmuler, extraite du premier tome du chap. 3. *de auxiliis*; & du Commentaire sur la Dissertation de Ludovicus *de remediorum selectu*, tom. 2.

Mais de quelque façon que les remedes agissent, tous ces Auteurs conviennent qu'il y en a d'universels. S'ils sont rares, difficiles à decouvrir & à préparer, cela ne doit pas rebuter, au contraire cela doit animer non-seulement les curieux & les grands Philosophes, comme étoit notre illustre Medecin l'Abbé Rousseau, mais aussi pousser les Academies, les Facultez & les Universitez entieres à expliquer les Enigmes des auteurs qui étoient jaloux de leurs sciences, à perfectionner & publier

publier ces ſecours extrordinaires. C'étoit la principale occupation de feu mon frere, & le premier des grands talens dont le Pere des lumieres l'avoit liberalement favoriſé.

Il faut avoüer que la Medecine ordinaire eſt très-foible. Quel ſecours en tire-t-on dans les grandesmaladies ? N'eſt-ce pas dans les extremitez preſſantes qu'on doit reduire en pratique cet Aphoriſme ; *extremis morbis extrema remedia exquiſita ſunt* ; c'eſt-à-dire, que dans les grandes maladies il faut avoir recours aux grands remedes. Mais dans les maladies ordinaires on feroit peut-être plus ſagement de ſuivre le conſeil d'Hypocrate, qui eſt de ſe contenter d'un bon regime de vivre, & de s'abſtenir plûtôt de tout remede, que de s'expoſer à des remedes incertains & peut-être

nuiſibles: *optima medicina, medicina non uti.*

C'eſt auſſi dans le deſſein de perfectionner la Medecine que le Roy toûjours attentif à tout ce qu'il y a d'utile & de grand, a établi à Paris une illuſtre Academie pour ſuppléer à la negligence des Medecins & pour exciter en même-tems l'ardeur & le courage des particuliers. Les Sçavans pourront avoir recours à cette fameuſe Compagnie, y addreſſer leurs ouvrages, & eſperer que ſous la protection d'un grand Roy, leurs découvertes ne ſeront pas enſevelies dans un oubli éternel.

Peut-être que ſi la perſonne à laquelle je me ſuis adreſſé avoit été favorable à mon deſſein; le Roy qui aime les bonnes choſes, auroit peut-être été bien aiſe de faire éprouver l'efficacité du re-

mede naturel & incomparable dont mon frere m'a laiſſé l'idée, & duquel j'offrois le ſecret à Sa Majeſté. C'eſt un Elixir parfait, une quinteſſence ſpecifique & naturelle, une ſemence vitale propre à reparer les eſprits diſſipez, à multiplier les principes radicaux, à ranimer la vieilleſſe & à prolonger naturellement les jours : Enfin c'eſt une eſpece d'arbre de vie très-ſuperieur aux remedes univerſels dont je vais expliquer les Enigmes & manifeſter les ſecrets.

CHAPITRE II.

Preservatif universel tiré des Vegetaux.

LE Pain est le meilleur & le plus solide de tous les alimens, il est si excellent & si universel, qu'il n'est pas seulement propre à nourrir les hommes, les oiseaux, les poissons, & presque toutes les especes d'animaux l'aiment & en peuvent vivre. Le pain, (dit Sennerte liv. 4. part. 1. ch. 3. *de Cibo. Panis optimus cibus*) est un aliment si excellent, qu'il est propre à tous âges; qu'on peut le manger seul oû mêlé; qu'il est comme la matiere & la bâse de tous les autres, comme sont la chair, le poisson, les légumes : à peine peuton user des autres alimens sans pain, que l'on n'en ressente quel-

que incomodité. L'on se dégoûte facilement des autres alimens, & l'on n'a jamais de dégoût pour le pain quand on est en santé, tant il est agreable & naturel à l'estomac. Les malades l'abandonnent presque toûjours le dernier, & les convalescens le desirent & le reprennent presque toûjours le premier. Enfin, le pain est un très-excellent aliment, principalement celuy qui est fait de pure farine de froment. Le froment, ajoûte cet Auteur, est chaud & humide, & donne une nourriture, plus solide & plus saine qu'aucun des autres pains; parce que sa trop grande humidité est temperée par la maniere excellente de le preparer. La fermentation en corrige la viscosité, & la cuisson en desseche l'humidité. Les parties grossieres sont subtilisées par la fermentation,

quand elle eſt bien faite, les viſcides ſont rarefiées & renduës legeres, participantes de la nature de l'air, & plus propres à la digeſtion. Enfin, c'eſt le propre du pain, dit la Sainte Ecriture, de fortifier le cœur de l'homme : *Panis cor hominis confirmat.*

Le Vin, au rapport de Schroder, eſt appellé par Paracelſe le ſang de la terre; par Quercetan, le Prince des Vegetaux, comme plus chargé de Vitriol qu'aucun autre; & l'EcritureSainte aſſûre, qu'il réjoüit le cœur de l'homme; *Vinum lætificat cor hominis*; il rend l'eſprit guai & le corps ſain, pourvû qu'on en uſe ſobrement. Il ne ſert pas ſeulement d'aliment, il tient auſſi du medicament. Il fait dormir & purge quelquefois quand il eſt pris avec excez: mais quand il eſt pris ſobrement, il eſt confortatif, ſto-

nacal, cordial, cœphalique, liaphoretique, diuretique, ſu-lorifique, & quelquefois laxa-if: agiſſant ſelon qu'il trouve es ſujets diſpoſez. Il ranime es eſprits languiſſans, il re-ɔare les forces perduës. C'eſt e plus prompt, le plus puiſſant, x le plus agreable des reſtaura-eurs. De quel uſage n'eſt-il ɔoint dans la Medecine? Com-ɔien de preparations ne fait-on ɔoint avec le vin & ſes par-ies, comme ſont l'eſprit de 'in, le vinaigre, le tartre. C'eſt ın diſſolvant preſque univerſel: lu moins c'eſt un ſujet dont on ɔeut tirer de bons diſſolvans. L'Eſprit-de-vin eſt appellé par e vulguaire, Eau-de-vie; & par Zapatha, or potable vegetal, comme étant une eſſence propre à conſerver & rapeller la vie dans l'état le plus deſeſperé, &

comme un confortatif plus puis-
sant que l'or potable même.

Remarquez que tous les vins
ne lâchent pas, au-contraire,
les vins âpres, & les gros vins
rouges resserrent.

Le Genévrier est un arbrisseau
si précieux, quoique trés-com-
mun en Europe ; que Vanhel-
mont, Takius, & plusieurs au-
tres, qui le croyent incorrupti-
ble, le substituent au Cedre;
Helmont prétend, que l'on peut
en preparer un remede incom-
parable pour la conservation &
la prolongation de la vie. J'en ay
donné les préparations à la fin
du Livre de mon frere. Le fruit
du Genévre est un espece d'ali-
ment medicamenteux ; on en
fait une boisson avec de l'eau
pure qui a beaucoup de rapport
au vin. Cette espece de vin est un
excellent diuretique, & l'on ti-
re

tire du Genévre tant de remedes ſinguliers, pour tant de grandes maladies, que l'on peut raiſonnablement conclure avec tous les Alemands, qui l'appellent leur Aromate, comme dit Ettmuller; qu'il a des proprietez univerſelles. Il corrige & purifie le mauvais air, & le peſtilentiel; c'eſt le meilleur & le plus puiſſant de tous les ſtomachiques: & c'eſt pour cela que Vanhelmont, qui met le principe de la vie & le ſiége de l'ame dans l'eſtomac, dit, que c'eſt une eſpece d'arbre de vie. C'eſt un grand ſudorifique & diuretique, il eſt admirable pour les reins; il provoque l'urine, pouſſe le ſable & préſerve de la gravelle. Il déſopille la ratte & l'uterus; il eſt propre contre la phtiſie & les ulceres des poûmons, les colliques, la néfretique, les vapeurs, la paraliſie, l'hidropiſie, le

ſcorbut, les affections de nerfs: enfin les Medecins diſent qu'il eſt excellent contre les maladies malignes, les poiſons, & la peſte: Voici comme ils en parlent.

Le Pain eſt un aliment ſimple, le meilleur & le plus univerſel de tous les alimens. Le Vin eſt un aliment medicamenteux; le plus naturel & le plus prompt de tous les remedes. Le fruit de genévre eſt un medicament alimenteux, le plus innocent & le plus éfficace des ſimples medicamens. De ces trois excellents ſujets bien choiſis & unis par une préparation philoſofique en une eſſence douce, il en réſulte un reſtaurant & un confortatif ſi puiſſant, qu'il peut guerir un grand nombre de maladies, & rétablir les corps les plus épuiſez.

PREPARATION.

PRenez d'excellent pain avec la croûte & la mie & qui ne

ſoit point brûlé; mais qu'il ſoit bien cuit; fait de fleur de farine de bon & de pur froment d'un an: tant parce que le grain n'eſt dans ſa parfaite maturité que dans ce tems-là; que parce que l'immaturité de tous les alimens eſt une eſpece de poiſon contraire à la nutrition. C'eſt pour cette raiſon que l'on prepare les alimens par tant de coctions, de digeſtions, & d'alterations pour les meurir & les rendre propres à être transformez par le ferment de l'eſtomach en notre propre ſubſtance; coupez le pain par tranches & le faites rôtir devant un feu clair & ſans fumée, juſqu'à ce que toute l'hnmidité ſurperflue ſoit exhalée, & que toute la mie ſoit trés-ſeche & bien rôtie dedans, ſans que rien ſoit brûlé. Reduiſez ces rôties en poudre groſſiere, & mettez une livre de

cette poudre dans une cucurbite de verre double, avec quatre onces de graines ou bayes de genévre très-mures, bien seches dont on n'aura évaporé que de l'humidité surperflüe, & choisies entre une quantité suffisante qu'on aura gardée jusqu'après l'hiver pour les raisons cy-devant expliquées ; & broyez en poudre grossiere. Mettez sur le tout deux livres de simple eau de vie tirée de vingt livres d'excellent vin rouge de Bourgogne après l'hiver, ou de semblable vin très-mur, & de qualité bien temperée ; parce que les essences tiennent toûjours des premieres qualitez des sujets dont elle sont tirées, cela est naturel. Si vous voulez un excellent confortatif, il le faut chercher en des sujets excellents & abondans. Or il n'y a rien dans les végétaux de plus grand & de plus propre à

ce desſein, que l'union philoſophique du pain, du vin & du genévre dans une douce eſſence. Adaptez ſur la cucurbite un très-grand vaiſſeau de rencontre, ſans luter trop exactement les jointures; au contraire, diſpoſez-les de maniere qu'on y puiſſe faire quelque petite ouverture avec une épingle, pour laiſſer échaper les eſprits qui pourroient caſſer les vaiſſeaux. Mettez la cucurbite en digeſtion dans du fumier de cheval pendant quarante jours. Aprés ce tems-là vous lutterez très-bien la cucurbite, & mettrez deſſus un chapiteau à bec exactement lutté en la place du vaiſſeau de rencontre que vous aurez ôté. Vous diſtillerez à feu gradué juſqu'au dernier degré de ſiccité parfaite, ſans torrefaction ny uſtion, toutes les ſubſtances qui voudront paſſer, dans un grand ba-

lon bien luté au bec du chapiteau, & puis vous ſéparerés par la rectification ſelon l'art, l'eſprit, le flegme & l'huile, que vous garderez à part. Remettez le flegme ſur le *caput mortuum* en nouvelle digeſtion pendant huit ou dix jours ; puis verſez toute la liqueur par inclination dans une autre cucurbite, & là diſtillés juſqu'à ſec pour avoir le ſel. Reïterez cette operation juſqu'à ce que le *caput mortuum* ne vous donne plus de ſel & ſoit devenu inutile. Jettez le *caput mortuum* comme un ſimple excrément, & gardez le flegme pour ſervir de vehicule ; remettez l'eſprit, l'huile & le ſel en digeſtion, circulez pendant quarante jours, vous aurez une eſſence exquiſe, capable de fortifier tellement la nature, qu'elle reſiſtera à une infinité de maladies, & ranimera ſi promptement les eſprits mouvans, qu'-

elle fera revenir le malade qui ſera preſque à l'agonie.

On en prendra dans les extrêmitez depuis quinze ou vingt juſqu'à trente, quarante, cinquante & ſoixante gouttes, dans une cuillerée de ſon propre flegme, ou dans quelque vehicule ſpécifique & aproprié à la maladie ; mais il faut avoir égard à l'âge, au temperament, à l'état du malade, & aux autres circonſtances : on continuëra tous les jours ſoir & matin d'en prendre dans un boüillon convenable juſqu'à une parfaite convaleſcence.

Pour préſervatif, l'on en peut prendre tous les matins dans un boüillon ordinaire trois ou quatre fois l'année, chaque fois pendant quinze jours ou trois ſemaines, plus ou moins ſelon le beſoin.

Ceux qui ſont ſujets, ou qui ont de la diſpoſition à quelques

infirmitez particulieres peuvent prendre cette essence pendant un tems suffisant, & des dozes convenables, en des vehicules spécifiques ou apropriez, dont les Livres ordinaires sont remplis, entre lesquels ils pouront choisir, par l'avis de leur Medecin, ceux qui leur seront les plus propres.

CHAPITRE III.

Préservatif & Remede universel tiré des Animaux.

MOn frere a donné dans le septiéme Chapitre de la seconde Partie de son Livre, la methode certaine & philosophique, de préparer la veritable & parfaite essence des animaux, par l'exemple de celle des Viperes. Il a en même-tems fait connoître l'excellence de ce grand remede si commun & si usité dans la Medecine

ordinaire. Tous les Auteurs font des éloges extraordinaires des préparations de la Vipere, comme d'un tres-ſouverain remede contre toutes les maladies malignes, contagieuſes, & qui viennent de corruption & de cauſe véneneuſe, comme ſont la fiévre, la lépre, le ſcorbut, la verole & la peſte. L'eſſence de Vipere, diſent pluſieurs Auteurs, purifie ſi parfaitement le ſang, & perfectionne tellement la nature par ſon baûme vital, qu'elle répare les temperamens uſez, procure la fecondité, & redonne en quelque façon de la jeuneſſe. Ce reptile eſt plus vif & plus véneneux que les autres ſerpens; & ce qui fait voir qu'il eſt d'une autre nature, c'eſt qu'il produit ſes petits tous vivans, au lieu que les autres ne font que des œufs.

Etmuller dit que le Cerf eſt un

animal tres-parfait, tout aléxitére, & tout antidote. Toutes ses parties bien préparées sont autant de diaphorétiques & de sudorifiques puissans, qui chassent par la transpiration & par les süeurs les venins des maladies malignes. Ce sont des remedes asseurez contre la pleuresie, la colique, les suffocations uterines, les avortemens, la goute & l'épilepsie. On tire ces grands remedes du bois, de la nappe, de l'os qui se trouve dans son cœur, du talon, du membre, des testicules, de la moëlle, du sang, des larmes, de la graisse, & principalement d'une certaine pierre que l'on trouve quelquesfois dans son cœur, dans son estomac, ou dans ses intestins, laquelle a les vertus du Bézoard naturel, qui est cette pierre merveilleuse qui se trouve dans le ventricule des

)ains des Indes Orientales & Oc-
identales. Cette pierre est si souve-
ıine, que Schroder la tient com-
ıe un remede universel contre les
ertiges, le mal caduc, les syn-
opes, les palpitations de cœur,
ı jaunisse, la suppression des mois,
ı gravelle, la colique, la dissen-
:rie, les accouchemens difficiles,
ı passion mélancolique, les fié-
res malignes, les poisons, la peste,
:s cancers, & les écroüelles.

Les Naturalistes assurent que
:s Cerfs vivent plusieurs siecles.
line dit, que l'on en a pris plus
e cent ans aprés la mort d'Ale-
andre, qui avoient des coliers
'or, que ce Prince leur avoit fait
ıettre, & que ces coliers étoient
ecouverts de leur peau. L'on en a
ussi trouvé de semblables en Al-
emagne & en France. Ce sont les
Cerfs, dit le même Auteur, qui
nt enseigné la vertu vulneraire

du dictame, principalement con-
tre les plaïes des fleches. Le
Cerfs n'ont point de fiel ; mais o
dit qu'on leur trouve au bout d
la queuë un ver qui tire sur la cou-
leur du fiel, qui est un poison auſ
prompt & auſſi dangereux que l
plante qu'on appelle Napel. Enfi
pour preuve qu'on tire de grand
remedes du Cerf, c'est que Fu
retiére raporte dans son Diction-
naire, que Jean André Graba Me
decin d'Erford a fait un Trait
Physique & Medical sur l'excel-
lence du Cerf, qu'il appelle Ela
phographie.

L'homme est le Roy des ani-
maux. Son ame immortelle, qu
l'égale aux Anges mêmes, non
seulement communique à so
corps par son union personnell
une dignité auguste dont la ma-
jesté qui reluit sur sa face le ren
respectable & formidable à tou

es les creatures animées ; mais
le luy communique encore tou-
es les vertus & toutes les per-
ections naturelles.

Cela ſe fait de la même maniere
ue l'ame communique aux or-
anes la faculté de faire leurs
onctions ; ſçavoir aux organes
es ſens la ſenſation, à ceux de la
égétation l'accroiſſement, aux
rganes de la vûë la faculté de
oir, à ceux de l'oüie le pouvoir
'entendre, &c. Elle eſt eſſentiel-
ement la ſource & le principe
ctif d'où émanent toutes les ad-
nirables vertus qui produiſent ces
obles & ſublimes operations. Les
ſprits corporels dont elle ſe ſert
e ſont que les inſtrumens qui pe-
iſſent dans peu avec le reſte de la
natiere par leur propre diſſolu-
ion, auſſi-tôt que l'ame s'en ſé-
are & les abandonne.

Que l'ame ſoit unie au corps im-

mediatement ou par l'interposition d'un moyen, cela est icy indifferent. Mon frere prouve clairement dans son Traité Theophysique, que l'homme est composé d'un corps materiel, d'un archée ou esprit corporel, formateur & directeur des organes, d'une ame animale & brutale, & d'une ame spirituelle & intellectuelle. Il suffit à nôtre sujet que cette ame spirituelle, cette intelligence même soit unie personnellement au corps, aussi-bien qu'à l'esprit ou archée, & c'est par cette union que le corps est élevé à la participation de toutes les qualités de l'ame.

Il n'y a point d'animal qui aproche des proprietez medecinales du corps humain. Il contient un principe de vie permanente, parce qu'il est originairement destiné à l'impassibilité & à l'immortali-

é. Ce n'eſt qu'en punition du
eché, que l'ordre de ſa nature à
té changé, & non pas anéanti,
c que le corps de l'homme eſt
evenu ſujet à la mort. Sans le
eché l'homme ne ſeroit jamais
nort. Il ne ſeroit pourtant pas
ternellement reſté ſur la terre:
ar il eſt deſtiné pour le Ciel,
u'il devoit acquerir par les œu-
res meritoires de ſa fidelité. Dieu
'avoit mis dans le jardin des dé-
ices pour y ſacrifier, & pour
u'il empeſchât que le demon n'y
ntrât. *Poſuit eum in paradiſo vo-
uptatis ut operaretur, & cuſtodi-
et illum.* Il y étoit pour travail-
er à ſa perfection, & mériter par
'exercice des vertus, c'eſt-à-dire,
ar le ſacrifice de ſes adorations,
de ſes prieres, de ſes loüanges,
par la ſoûmiſſion de ſon eſprit, &
par le ſacrifice de ſon cœur & de
ſa volonté, & meriter ainſi la gra-

ce de ſa confirmation dans la juſtice. Après que l'homme innocent auroit été confirmé dans la juſtice, dans laquelle il avoit été créé, ne luy reſtant plus rien á deſirer ſur la terre, alors ſe trouvant embraſé de l'ardent deſir de poſſeder pleinement & ſouverainement ſon Createur & ſon Dieu, ſeroit comme dans une eſpece de ſommeil, pour ainſi dire, ou plûtôt de repos agreable & doux, devenu ce que les ſaints après leur mort, apellée le ſommeil des juſtes, deviendront au tems de la reſurrection. L'ame aidée d'une ſurabondance de grace auroit par l'impreſſion & la communication de ſes qualitez lumineuſes, ſpirituelles, ſaintes & glorieuſes, illuminé, ſpiritualiſé, ſanctifié, & glorifié ſon corps parfaitement diſpoſé à recevoir cette grace par la ſublimation (pour ainſi dire) continuelle

tinuelle de ſa matiere, & par l'éxaltation ſouveraine de ſes perfections. Enfin par un raviſſement ſaint & amoureux, elle l'auroit tranſporté dans le Ciel pour y contempler face à face, & ſans énigme par une viſion intüitive, immediate, unitive & beatifique, l'eſſence même de la Divinité ; & joüir pendant une éternité bienheureuſe de la plenitude de repos, de paix & de gloire, que donne la tres-parfaite poſſeſſion de Dieu.

De quelque maniére que cela ſe fuſt fait, la choſe ſeroit arrivée; puis qu'elle arrivera encore, & qu'elle ſera neceſſairement, & infailliblement pour entrer au Ciel, où le corps ne peut aller ſans cette transformation.

Or quoique la nature humaine ſoit devenuë mortelle par le peché, les hommes neanmoins vivoient dans les premiers tems juſ-

qu'à ſept, huit, & neuf cens ans, & même encore davantage ſi leurs jours n'avoient pas été abregez par le peché.

Qui peut donc douter qu'il n'y ait eſſentiellement dans le corps même de l'homme, un principe naturel, & une ſemence feconde d'une durée, & d'une vie perpetuelle; puis qu'elle n'a été qu'interrompuë, & non pas éteinte par le peché; & qu'elle doit un jour renaître pour vivre éternellement.

Comme l'homme étoit fait pour vivre éternellement, les grands Medecins ſont perſuadez qu'il y a en luy un certain principe d'immortalité; ce qui leur fait croire, qu'il n'y a aucune partie dans le corps humain dont ils ne puiſſent tirer des remedes extraordinaires pour perpetuer la vie. Ils aſſeurent que l'on en tire pluſieurs du lait, du ſang menſtrüel, de l'ar-

ere-faix, de l'urine, des excre-
iens, du ſang, de la mumie, de
graiſſe, des os, du cerveau, du
el, & de la peau. Ils diſent que
s remedes ſont d'une efficaci-
ſinguliere contre l'aſthme, la
itiſie, les éreſipelles, les gout-
s, l'épilepſie, les avortemens,
toutes les maladies des fem-
es. Ils prétendent qu'ils guériſ-
nt la jauniſſe, l'hydropiſie, la
ichexie, les obſtructions, la pier-
, les fiévres, & le ſcorbut. On
s donne pour les langueurs, les
liques, la léthargie, les ma-
dies hypocondriaques, l'ex-
action de la faculté fermentative
l'eſtomac du ſang, les venins,
s morſures des bêtes enragées,
s pertes de ſang des femmes, l'a-
plexie, les ſuffocations de ma-
ice, les accouchemens difficiles,
s tremblemens de membres, les
laxations des tendons, la perte

de la mémoire, la ſourdité, les maux des yeux. Béker dans la Preface de ſon Médecin Microcoſmique dit, qu'encore qu'on puiſſe tirer de tous les animaux une infinité de remedes tres-exquis; il a neanmoins plû à Dieu d'en mettre dans le corps humain, qui ſont d'une excellence qui ſurpaſſe tous les autres; ayant voulu renfermer dans l'homme ſeul toutes les vertus naturelles les plus excellentes. La belle & divine harmonie, continuë cet Auteur, qui ſe trouve entre les parties; par laquelle le remede qu'on tire d'un membre eſt propre à ſoûlager le même membre & la même partie; prouve combien il eſt évident & certain, qu'on peut tirer de grands remedes du corps humain; les choſes ſemblables étant conſervées par leurs ſemblables. Cela eſt ſi vray, ajoûte Beker, que cer-

taine partie des brutes soûlagent & guérissent les mêmes parties du corps de l'homme. Par exemple, la cervelle du Liévre est bonne contre les maux de tête, le poumon du Renard & du Veau, sont excellents pour les phtisiques & les pulmoniques. Le cœur du Cerf est un grand cordial; le gésier de Poule fortifie l'estomach; le foye de Loup est bon aux hepatiques; la verge de Cerf aide à la generation. Cet Auteur donne sur la fin de son Livre une quintessence humaine, qu'il prétend être le caractere de toute la nature; & que par cette raison il appelle microcosme ou abregé du monde.

PREPARATION.

PRenez deux livres de chair de viperes; seichez-la doucement, comme il est enseigné dans le Livre de mon frere, & la réduisez

en poudre grossiere. Prenez deux onces de poudre de bois de Cerf, son cœur, sa verge, ses testicules, de la moëlle, du sang, & de la chair d'alentour les reins qu'on appelle les grands & le petits filets, les reins mêmes, & la pierre de Bésoar dont il a été parlé, si l'on en peut trouver assez, il faut que toutes ces matiéres mises ensemble fassent quatre livres de poudre. Prenez quatre onces de poudre du residu d'urine humaine, dont l'humidité aura été doucement évaporée, & quatre onces de poudre d'excremens humains déseichez à l'ombre, avec une livre de poudre de sang humain déseichez, & qui ait été tiré de personnes saines, robustes & jeunes, aussi-bien que l'urine & les excremens. Il faut que toutes ces poudres mises ensemble pesent huit livres. Je ne repete point les

raisons de cette simple préparation, laquelle est si importante, que mon frere en a fait une observation particuliere dans le chapitre 7. de la seconde Partie de son Livre p. 122. Paracelse dit au premier chapitre de son Livre des trois premieres Essences dont les corps engendrez sont composez, que la forme du mercure est une liqueur, celle du soulfre une huile, celle du sel un alkali. Cet Auteur dit au 2. chapitre que l'urine n'est qu'un sel superflu, & la matiére stercorale un soulfre qui est aussi superflu; mais qu'il ne s'évacuë point de superfluitez du mercure lequel demeure tout entier dans le corps. L'on pourroit pourtant dire, que le superflu du mercure s'évapore par la sueur. Procedez ensuite exactement comme il est enseigné dans le ch. 7. de la seconde Partie du Livre de mon frere pa-

ge 123, &c. pour faire l'eſſence parfaite de vipere, en mettant peu à peu toutes vos poudres dans un grand vaiſſeau fait de bon bois d'un vieux tonneau, où il n'y ait eu que d'excellent vin, avec huit livres de manne choiſie, & ſeize livres de bon miel de Narbonne en bonne fermentation, avec cinquante pintes, c'eſt-à-dire, environ cent livres d'eau de fontaine bien pure. Suivez enſuite à la lettre ſa pratique, & jugez par l'excellence de la ſimple eſſence de vipere dont il a manifeſté le ſecret, par toutes les proprietez que les Auteurs attribuent au Cerf, & par la ſuréminence qu'ils reconnoiſſent dans les qualitez du corps humain; quelles inſignes & univerſelles vertus doit avoir une eſſence qui reſulte de l'union philoſophique du plus médecinal de tous les reptiles, du plus parfait des

des simples animaux, du corps de l'homme même, qui contient éminemment toutes les proprietez de tous les autres estres.

Je pourrois ici m'étendre sur les loüanges d'un remede si universel & si excellent; mais j'en laisse le jugement à Messieurs les Medecins. Je n'entre point aussi dans tous les raisonnemens que l'on peut faire pour & contre ce remede; mon frere les a prévenus, & il y a sçavamment satisfait dans tout le cours de son Livre.

L'usage & la dose de ce remede seront faciles à prescrire à ceux qui auront le talent de le préparer. La dose ordinaire est de cinq ou six gouttes dans un vehicule convenable à la maladie. Un peu plus ou moins ne peut nuire; car il n'est pas de ce remede comme des autres.

J'ajoûterai seulement, qu'en

joignant ce qui provient des vegetaux & des animaux, & travaillant ensemble tous ces sujets par une seule & même préparation ; Il doit necessairament resulter de l'union parfaite de ces matieres Balsamiques un baume incomparable & souverain, qui sera un remede specifique pour la guerison des contusions, des playes, des ulceres & autres maladies. Votre essence sera bien faite si elle n'a point une odeur puante & cadavereuse, & si elle rend une odeur agreable & balsasamique, & pour lors vous pouvez vous vanter d'avoir un remede d'un usage doux, facile & agreable, qui sera d'une efficacité prompte & certaine, d'une vertu excellente & universelle.

CHAPITRE IV.

Premier Remede universel tiré des Mineraux.

LE veritable Mercure diaphoretique décrit par Vanhelmont dans son Traité des fiévres, chapitre 14. article 7. est un des plus grands remedes & des plus universels, quelque difficile qu'en soit la pratique. Les bons artistes auroient souvent réüssi, si ce Philosophe avoit été moins jaloux de son secret qu'il appelle l'élement du feu de Venus, c'est-à-dire, l'esprit doux de l'huile verte ou souffre volatil externe du vitriol de cuivre, dont mon frere a si clairement enseigné l'extraction dans le chapitre 10. de la premiere partie de son Livre. Aussi-tôt que je pourrai achever la tradu-

ction du Traité Theophisique qu'il m'a laissé, on connoîtra que son rare genie lui donnoit la connoissance des plus hauts mysteres de la Physique & de la Theologie, qu'il sçavoit encore mieux que la medecine. Il avoit à force d'étude, de travail, & d'experiences acquis la connoissance de ce rare secret : mais Dieu qui est le maître de tout, n'a pas voulu lui donner la consolation de le mettre en usage, ni d'en profiter. Au contraire, sa Providence dont les ordres sont incomprehensibles, permit qu'une grande phiole de cette précieuse essence que mon frere avoit préparée avec tant de soin à Rome pendant la derniere Ambassade de feu Monseigneur le Duc de Chaulnes qu'il eut l'honneur d'y accompagner, tomba malheureusement dans la mer lors qu'ils débarquerent. Mon frere

fit cette perte ſans qu'on en ait apperçû la moindre émotion ſur ſon viſage, ainſi que cet illuſtre & ſage Seigneur m'a fait l'honneur de me dire. Nous avions recommencé mon frere & moi cette operation lors de l'établiſſement de mon frere à Paris, & il ne reſtoit plus à faire que les diſtilations & les rectifications. Mais celui qui gueriſſoit les autres avec tant de ſuccès, fut lui-même emporté par une maladie qui ne lui dura que cinq jours pendant que j'étois à l'agonie. Cette précieuſe eſſence fut encore perduë, parce que tout fut pillé, à cauſe que mon frere étoit Religieux, & que differentes perſonnes prétendoient à ſa ſucceſſion. Je ne pus ſçavoir ce que cette préparation étoit devenuë, & ma profeſſion & mes affaires ne m'ont pas permis de m'attacher en particu-

lier, comme je l'aurois pû avec mon frere, à ces belles experiences. Je me contente d'en faire part aux gens du métier. Je ne doute point que les habiles ne me sçachent bon gré de leur avoir ouvert les yeux sur l'usage qu'on en peut faire. Je vous conseille pour cela de lire avec attention tout le Livre de mon frere, & de méditer profondément les chapitres 9. & 10. de la premiere partie. Vous en ferez ensuite l'application aux traductions des Auteurs que je vais citer, & aux explications que j'ajoûterai aux endroits énigmatiques. Mettez ensuite vous-même la main à l'œuvre pour votre satisfaction particuliere, le soulagement du prochain & la gloire de Dieu.

Mercure diaphoretique.

Voici une traduction litterale

de quelques Auteurs, avec l'explication des endroits énigmatiques pour faire le veritable Mercure diaphoretique.

Jean de Vigo, seconde partie, ou Pratique de la Chirurgie liv. 5. *de additione auxiliorum multorum.*

Voici la préparation d'une eau très-forte avec laquelle nous préparerons notre poudre diaphoretique ; cette eau ôte les chairs superfluës, elle est bonne aussi pour les fistules, & une seule goutte de cette eau peut consumer les chairs superfluës & les verruës.

Prenez de l'orpiment citrin, de la fleur d'airain, c'est-à-dire, du verd de gris, deux onces de chacun, du sel-nitre deux livres & demie, de l'alun de roche deux livres, & du vitriol romain trois livres. Broyez le tout ensemble & le mettez dans une cucurbite de verre bien luttée avec son chapi-

teau & son recipient que vous luterez bien. Mettez-la au fourneau à feu lent au commencement. Faites distiller en augmentant le feu peu à peu, jusqu'à ce que le recipient commence à rougir. Puis augmentez encore le feu jusqu'à ce que toute l'eau soit distilée : cette eau a une grande vertu.

Voici la maniere de faire notre poudre. Prenez de l'eau forte cidessus une livre & demie, de l'argent vif une livre. Mettez l'eau & l'argent vif dans une cucurbite bien lutée & assez grande pour tenir trois livres. Laissez-le tout ensemble pendant 24. heures dans la cucurbite bien bouchée. Puis mettez la cucurbite au fourneau à feu lent au commencement, avec son chapiteau & son recipient bien lutez. Faites distiler jusqu'à ce que augmentant le feu peu à peu le recipient (qui doit

être trois fois plus grand que la cucurbite) commence à rougir ; & fortifiant le feu, faites diſtiler, juſqu'à ce que toute l'eau ſoit paſſée dans le recipient. Cela fait, caſſez la cucurbite & ôtez tout ce que vous trouverez d'argent vif calciné ou changé en couleur de minium, ſéparez-le & le purgez de tout ce qui ſe trouvera de blanc ou de jaune : & parce que cette eau avec l'argent vif a coûtume de produire dans le cou de la cucurbite certaine blancheur comme un ſel très-blanc, qui eſt un très-bon ſublimé ; ayez ſoin de ſéparer ce ſublimé exactement de la poudre rouge, crainte qu'elle ne fît de la douleur : puis mettez cette poudre calcinée dans un mortier de métail, & la broyez avec un pilon juſqu'à ce qu'elle ſoit très-ſubtile. Enſuite mettez-la à feu fort pendant deux heu-

res dans un vaisseau d'airain, la remuant toûjours avec une baguette ; toutes les fumositez venimeuses de l'eau & de l'argent vif s'évaporeront par cette derniere correction, & la poudre deviendra plus parfaite & moins douloureuse. Voilà le secret de faire une poudre très-parfaite qui ne fait point de douleur : Et comme nous avons dit dans la premiere partie ; cette poudre est entre les autres corrosifs d'une plus noble & plus seure operation, par consequent elle merite la préference.

Vanhelmont au Traité des fiévres, chap. 14. *art.* 7. *&* 9. *parle en ces termes* :

La cause occasionelle de toutes les fiévres est ôtée par un remede sudorifique qui incise, extenuë, résoud, liquefie, & nettoye : c'est

me medecine universelle diapho-
retique des fiévres, c'est pourquoi
e ne fais point de distinction de
iévres, quand le remede est d'u-
ne bonté souveraine. Ce remede
ft le precipité diaphoretique de
Paracelse, pris par la bouche il
guerit toutes sortes de fiévres d'u-
ne seule prise, & même la fiévre
étique. Il guerit aussi les cancers,
es loups, les gangrennes, les mau-
vaises dispositions, les ulceres
externes & internes, l'hidropisie,
l'astme, & toutes les maladies
chroniques, & il est suffisant pour
guerir seul toutes les maladies.

La description de ce remede,
dit le même Auteur, est dans
Paracelse, au Livre de la mort
des choses naturelles, & dans le
Livre de la grande Chirurgie.
Mais comme Paracelse l'a enve-
loppé de termes obscurs, Van-
helmont declare qu'il va l'ensei-

gner plus clairement. Nous dirons premierement comme Paracelse en parle, & puis nous ajoûterons la pratique & l'explication de Vanhelmont.

PARACELSE, liv. 5. de la mort des choses naturelles.

Préparation du verd de gris de Paracelse.

Il faut oindre des lames de cuivre avec une pâte faite d'égales parties de miel & de vinaigre & d'un peu de sel; puis les mettre au reverberatoire ou au four d'un potier autant de tems qu'il en faut pour cuire ses pots : Vous trouverez une matiere noire attachée aux lames que vous mettrez à l'air, cette matiere deviendra en peu de jours un très-beau verd de gris, qu'on peut appeller le baume du cuivre, duquel on peut ti-

er un baume souverain, comme
n le dira ci-après.

Mon frere a donné dans le cha-
itre 9. de la premiere partie de
on Livre, page 55. la maniere de
aire le verd de gris, la roüille,
e vitriol de Mars & de Venus
ans addition, qui par consequent
est plus propre aux grandes ope-
ations, comme étant plus simple,
plus naturel & plus doux, & dont
l'esprit, dit-il, n'a point l'acidité
brûlante de l'huile de vitriol vul-
guaire. Mais suivons Paracelse.

Stratifiez des lames de cuivre
très-minces avec de la poudre de
sel, de souffre & de tartre, parties
égales dans un grand creuset: re-
verberez pendant 24. heures à
grand feu, sans pourtant fondre
les lames; puis ôtez & cassez le
creuset. Exposez à l'air pendant
quelques jours les lames avec la
matiere qui y sera adherante,

cette matiere se changera en un très-beau verd de gris ; ce verd tient l'or & l'argent d'une haute couleur dans toutes les eaux fortes, les eaux de gradation & les cémentations & colorations ; c'est-à-dire, que ce verd de gris seroit meilleur que d'autre pour entrer dans la composition de l'eau forte de Jean de Vigo.

Comment se fait la sublimation du Mercure selon Paracelse.

La mortification du Mercure pour le sublimer, se fait par le vitriol & le sel : mêlez le Mercure avec ces deux matieres & le sublimez, il deviendra dur comme du cristal, & blanc comme de la neige.

Precipité diaphoretique.

Pour reduire ce sublimé en pre-

ipité, il n'y a pas autre chose à aire que de le calciner dans de rès-bonne eau forte, comme cel-e de Jean de Vigo: puis il en faut etirer cinq fois l'eau forte graduée, plus ou moins jusqu'à ce ue le precipité soit d'une belle ouleur rouge; (ce que l'eau de Vigo fait tout d'un coup.) Dulifiez le precipité tant que vous ourrez, comme huit ou neuf fois ur l'esprit ardent de vin, ou auant de fois qu'il devienne blanc u feu & ne s'envole point; pour ors vous aurez le mercure precipité diaphoretique.

Du Précipité doux & de son usage.

Voïci un grand secret du mercure précipité. Après avoir coloré le précipité doux, vous le dulcifierez avec l'eau de sel de tartre, ce qui se fait en le distilant

& en remettant de nouvelle eau tant de fois qu'elle ne ſoit plus acre ni forte, mais entierement douce : pour lors vous aurez un précipité doux comme du miel ou du ſucre, qui ſera un grand remede pour toutes les playes, les ulceres & maux Veneriens.

Je ne dirai rien de ce que Paracelſe ajoûte à la proprieté de ce précipité pour augmenter l'or. Je parlerai ſeulement de l'eau de ſel de tartre, en quoi conſiſte la difficulté ; car il eſt neceſſaire pour dulcifier que l'eau de ſel de tartre ſoit douce elle-même, c'eſt-à-dire, dépoüillée de toute l'acrimonie du ſel de tartre. Mon frere a enſeigné le moyen de la faire dans la premiere partie de ſon Livre, chap. 9. & 10. qui contient la maniere qu'il a gardée pour faire l'eſprit radical de ſel, de ſalpêtre & de vitriol par décorpori-

corporification. Il n'y a qu'à proceder de même sur le tartre pour en avoir l'eau ou l'esprit que Paracelse se contente d'indiquer & n'explique point.

Baume d'argent vif de Paracelse, tiré du Livre 10. de la grande Chirurgie.

Il y a dans l'argent vif un baume doux qui se prépare sans calcination ni sublimation, avec l'eau d'œufs distilez sur la chaux dans laquelle on a éteint le mercure, & avec laquelle il le faut reduire en poudre rouge : ce baume acquiert par cette préparation tant de vertu & de douceur, qu'il guerit les playes & les ulceres les plus incurables, même ceux de la vessie, de la gorge, & de l'œsophage.

Préparation du Mercure diaphoretique de Paracelse, tiré du chap. 2. de sa grande Chirurgie.

Pour le faire, prenez du Mercure coagulé avec de l'étain ce que vous voudrez ; reduisez ces matieres en poudre très-subtiles ; mettez cette poudre dans une écuelle d'or que vous tiendrez plongée dans de bon vinaigre fait d'excellent vin après l'avoir remplie de vin sublimé, & vous l'y laisserez quelque temps. Puis allumez ce vin alcoolisé, & reïterez cela quelquefois ; vous verrez que le vin, le mercure & l'étain se resoudront en certaine huile.

Paracelse donne un grain pesant de cette huile dans de bon vin qu'il appelle (*tramineo vel alsatico*,) & l'on couvre bien le malade pour le disposer à suer.

Prenez ensuite la poudre de Jean de Vigo préparée de votre main, car celle que vous acheteriez seroit falsifiée par un mélange de minium, comme sont la plûpart des remedes chymiques que l'on vend. Ayant versé sur cette poudre l'esprit de l'huile verte douce du souffre du vitriol de Venus, dont mon frere a enseigné la préparation ; vous les cohoberez cinq fois avec de l'eau regale qui est l'eau forte de Jean de Vigo regalisée avec la quatriéme partie de sel armoniac ou de sel marin, ou enfin du sel gemme ; augmentez le feu sur la fin, la poudre se fixera tout-à-fait & sera très-corrosive. Il faut ensuite cohober cette poudre six fois avec de l'esprit de vin bien déflegmé, c'est-à-dire, rectifié sur le sel de tartre, & renouvellé à chaque fois jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion, &

vous aurez une poudre douce comme du sucre, mais de sa douceur propre & naturelle : parce qu'outre que le feu du vitriol est doux, le souffre du mercure extraverti est aussi d'une grande douceur. Cette poudre est fixe, & s'appelle or horisontal. Voilà en peu de mots le secret de Paracelse, il est difficile de le préparer la premiere fois ; mais il ne se faut pas rebuter.

Voici comme le même Auteur parle encore du souffre de Venus en son Traité de la pierre, chap. 8. art. 5. 6. & 8. où il fait connoître que c'est l'esprit de la mere de Vitriol, & que mon frere a découvert & rendu public.

Le souffre de Venus, dit cet Auteur, après avoir été séparé de son corps & ressuscité, (c'est-à-dire, spiritualisé ou rectifié,) devient un souffre qui teint imme

diatement le souffre du mercure, lequel a été extraverti dans la poudre de Jean de Vigo par les souffres mineraux corrosifs. Ces deux souffres s'unissent entierement & inséparablement, & de l'union de leurs vertus le mercure diaphoretique qui en resulte fait une medecine telle que le Physicien & le Chirurgien là peuvent souhaiter, soit pour les maladies aiguës, ou pour les maladies chroniques.

Mais le feu de Venus n'est pas l'esprit de vitriol, c'est-à-dire, l'esprit de vitriol même, quelque bien rectifié qu'il soit : ce feu est le souffre volatil du cuivre en forme d'huile verte plus douce que le miel lorsqu'il est parfairement séparé du corps mercuriel de son cuivre. C'est donc l'esprit de la mere du vitriol de Venus enseigné par mon frere, dont le cui-

vre, (c'est-à-dire le vitriol restant) dit Vanhelmont, demeure blanc & incapable de jamais produire de verd de gris, comme n'étant plus au nombre des sept métaux, parce qu'il est devenu un métal nouveau & anonime, &c. Il ajoûte que ce souffre externe de Venus est cette huile verte & douce qui ne peut plus être reduite au métal qui en a été tiré. Il dit plus bas; Ce souffre externe, tel qu'on en tire du cuivre, n'est pas necessaire au métal parfait; mais Dieu l'a ajoûté au cuivre pour la guerison des infirmitez des hommes.

Après toutes ces descriptions, qui peut douter que ce souffre externe médecinal du cuivre, c'est-à-dire, du vitriol de Venus, ne soit l'esprit de cette huile qui est si grasse, si épaisse & si verte, qu'elle en paroît comme noire, la-

quelle mon frere a si clairement & si doctement enseigné à separer du corps essentiel de vitriol comme de tous les autres sels.

Abregé de l'operation.

Ainsi avec le précipité rouge de Jean de Vigo, & deux fois autant d'esprit de mere très-purifiée de vitriol de Venus, cohobez ensemble cinq fois à feu gradué, avec quatre fois autant d'eau forte de Vigo regalisée, augmentant le feu sur la fin jusqu'à ce que la poudre soit fixe; puis l'édulcorant par dix cohobations avec l'esprit de vin tartarisé & renouvellé à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion : vous avez ce grand & incomparable remede du mercure qui est un précipité doux diaphoretique, qui fait tant de merveilles; le mistere de ce grand

remede demeuroit encore caché par la difficulté de tirer le veritable élement externe du feu de Venus que mon frere a enſeigné.

Ceux qui voudront faire attention aux procedez de mon frere ſur le ſel marin & ſur le vitriol & les unir philoſophiquement, pourront eſperer d'avoir le drif que Vanhelmont a inventé à l'imitation de la pierre ſouveraine de Butler, qui eſt le plus ſurprenant de tous les remedes. Mais il y faut obſerver une difference eſſentielle, au-lieu qu'il faut proceder ſur le ſel par operation rétrograde: parce que les operations rétrogrades font des diſſolvens, que les operations progreſſives font des fixatifs, & qu'il faut que le ſel glorifié, comme parlent les Philoſophes, corporifie le mercure du vitriol décorporifié. Voici ce qu'en dit cet Auteur.

CHAP.

CHAPITRE V.

Deuxiéme remede universel tiré des mineraux.

LA pierre de Butler, dont Vanhelmont fait a un Traité particulier, est un des plus grands & des plus surprenans remedes qu'il soit possible d'inventer. Qu'y a-t-il de plus admirable que de guerir dans un instant par le seul attouchement du bout de la langue, des maladies toutes differentes, & qu'on croit incurables ? Il faut voir ce que l'Auteur même en dit, & se persuader qu'un Phisosophe aussi grave, aussi pieux & aussi Chrétien ne peut être raisonnablement soupçonné de charlatannerie & de mensonge. Voici une traduction fidele du discours de l'Auteur ;

faites-y attention ; vous trouverez que l'éclairciſſement que j'y ajoûte en peu de mots, ſuffit pour découvrir tout le myſtere.

J'ai ſuffiſamment montré, dit Vanhelmont, dans le precedent Traité, qu'il n'y a de maladies que dans les corps vivans, & que non ſeulement le corps vivant eſt le propre ſujet des maladies, mais que l'organe interieur & le principe même de la vie en eſt auſſi l'ouvrier & la cauſe efficiente. J'ai encore montré que la matiere ſpiritueuſe & l'eſprit vital de l'archée même eſt non-ſeulement l'objet contre lequel tous les traits des maladies ſont premierement tirez; mais que c'eſt encore la matiere de laquelle & avec laquelle cet ouvrier forme à ſa propre ruïne ſes effarouchemens, ſes dereglemens & ſes deſordres. Car par une funeſte ſuite du peché, lors

que l'homme s'éloigne de Dieu, il tourne toutes choses à sa propre destruction. Neanmoins comme tout ce qui est dans la nature ne consiste que dans la matiere & dans la forme, ainsi que je l'ai amplement prouvé dans un Traité particulier, toutes les choses naturelles ne se doivent définir que par leur matiere immediate & propre, & par leur cause efficiente; puisque toute l'essence & l'existence n'est autre chose que l'assemblage & l'union de ces deux causes. Il est certain que la maladie n'est autre chose que la matiere vitale de l'archée sur laquelle il a été enté, sur laquelle un caractere seminal, ou l'idée d'un archée mal affecté ou vicié a pris naissance.

Or soit que l'archée continuë dans son égarement pernicieux, soit qu'il répande sur quelqu'autre

production les idées de sa colere, ouqu'ilcesse ; cela ne fait rien à la maladie. Ce n'est qu'un accident qu'elle soit entretenuë ou non par une cause dereglée, puisque l'archée caractérise dans le moment sur quelque production ou excrement de son corps (qu'il forme à cet effet, s'il n'en trouve point de prêt) l'idée qu'il a conçûe par lui-même ; d'où la maladie puisse être entretenuë. Or l'archée n'erre pas comme un étrange vagabond hors de la matiere qu'il a corrompuë ; au contraire, ou il la couve & fait vegeter, ou bien il s'introduit par union simbolique dans l'esprit naturel des organes. C'est de là qu'il attaque comme d'une forteresse les forces des membres, ou qu'il dort & se réveille par intervales periodiques de la maniere qu'il s'est imposé dans le princi-

pe vital, comme à un hôte & à un œconome naturel de la vie, au-lieu de s'écouter ſimplement dans l'archée fluide. Ce qui ſe trouve enſuite d'excrementicieux introduit, reçû, ou produit par un mauvais regime, ſoit qu'il ſuive le genre des cauſes purgatives ou celui des productions, ce n'eſt toûjours que choſes occaſionnelles, par l'importunité deſquelles l'archée étant émeû, il repreſente la veritable ſcene de la maladie. D'où entr'autres choſes il paroît que les maladies ne ſont pas moins réelles, pendant, pour ainſi dire, qu'elles ſe taiſent & qu'elles dorment; que quand il arrive qu'elles ſont réveillées & qu'elles ſemblent raiſonner dans leur accès. C'eſt pourquoi j'ai dû tant de fois parler de cette eſpece de Tragedie des maladies, pour donner à la poſterité l'eſperance de retirer

du fruit d'une choſe ſi importante, & dont neanmoins on a ſi peu parlé. Connoiſſant donc l'arbre & le fruit de la maladie, c'eſt-à-dire, ſa cauſe & ſa production, la connexité & le progrès des cauſes qui y concourent ; il faut preſentement s'appliquer à connoître les remedes que l'on déſire depuis ſi long-tems, & que l'on a juſqu'à preſent ignoré.

J'ai principalement conſideré que la maladie nous attaque en ſix manieres par leſquelles elle afflige notre corps, comme ſi elle étoit premierement excitée par l'eſprit du démon pour imiter enſuite la ſemaine de la création. Il s'enſuit de là qu'il faudroit ſeulement conſiderer ſix genres de remedes dans la nature, ſi la divine Bonté n'avoit bien voulu communiquer à l'homme le caractere original de ſon unité qui ſe

rouve gravé par tout dans la na-
ure, ayant par ſa toute-puiſſante
Jnité & ſa ſimplicité répandu de
ous côtez des remedes excellens
pour la deſtruction des maladies.
Mais l'entendement humain ſe
rouvant naturellement trop foi-
ble & trop lâche pour en faire la
recherche, on s'eſt contenté d'é-
couter Paracelſe & de rechercher
ſes ſecrets, croyant par ce moyen
reparer toutes les fautes de la na-
ture corrompuë. Nous entrepren-
drons dans la ſuite de guerir les
maladies après que nous aurons
remarqué que la ſource unique de
la vie fait toutes les infirmitez en
ſe corrompant. Je ne diſconviens
pourtant pas que les maladies ne
nous attaquent tous les jours en
diverſes manieres, & qu'elles ne
viennent de differentes cauſes oc-
caſionnelles qui tendent toutes à
notre deſtruction.

Premierement les maladies arrivent necessairement dans le cours ordinaire de la nature par le défaut & l'extinction des forces vitales ; d'où proviennent ensuite les difficultez des fonctions, & puis les excremens. Secondement les maladies proviennent de l'inégalité de la force des membres, d'où suivent la disproportion & la disconvenance. Troisiémement elles proviennent des desordres de la vie dont l'immoderation surcharge & appesantit les facultez & en empêche les fonctions, comme sont les débauches des femmes, les saignées, & toutes pertes quelconques des forces qui causent une mort avancée. En quatriéme lieu elles proviennent des troubles & passions de l'ame & de l'archée débauché volontairement ou à l'occasion de quelque matiere qui est survenuë, dont les

causes avoient été jusqu'à présent inconnuës. En cinquiéme lieu elles naissent de l'inconstance de l'air, de l'injure des saisons, de la reception des matieres qui causent les obstructions & introduisent le mal au dedans. Enfin les maladies arrivent par les causes exterieures, comme sont les playes, les ruptures, les chutes, les contusions, les brûlures, les congellations, les morsures de serpens, qui toutes ne tendent qu'à détruire la vie & l'archée qui la conserve, duquel toutes ces choses tirent leur principe.

C'est pourquoi rapportans toûjours toutes choses à l'Unité, nous regarderons Dieu qui y préside, comme la source unique de la vie, & comme celui seul qui permet toutes les maladies : c'est pour cela que nous devons encore l'honorer davantage, comme

étant le dispensateur des remedes. Ainsi quoique j'aye autrefois écrit sur les secrets avec lesquels chacun en particulier guérit presque toutes les maladies par une seule vertu, qui est la séparation & modification des superfluitez ; neanmoins comme ces secrets sont très-difficiles à avoir & à préparer, ils doivent demeurer éternellement secrets entre les Mistiques. Mais la guerison qui arrive par leur moyen ne regarde pas tant immediatement la maladie qu'elle regarde principalement sa cause occasionnelle antécédente, ou du moins sa derniere production & son dernier effet. De plus, il y a très-peu de ces remedes secrets, & la pluspart des hommes en sont privez sans esperance même de les acquerir. Ce qui peut provenir de ce que la bonté infinie de Dieu ne se communique qu'avec

rofuſion , & non pas par ſi peu
e remedes. Mais je conjecture
ue le tems approche auquel la
onté toute puiſſante veut mani-
eſter à ſes fideles la ſcience de
eſſence des maladies qui a été in-
onnuë juſqu'à preſent. Or ces
ecrets ne ſont découverts qu'à
rès-peu de perſonnes, & ſeule-
nent pour la gloire de Dieu. Mais
l y a apparence que la divine
Bonté après avoir découvert l'eſ-
ence intime des maladies, en vou-
lra bien découvrir les remedes à
es fideles, & l'on verra par là
que toute la puiſſance de guerir
n'eſt pas renfermée dans les ſeuls
ecrets. Ainſi je n'ai pas crû qu'il
fût impoſſible de trouver un re-
mede, qui par une vertu univo-
que rétabliſſe l'arbre de l'archée
vicié par quelque alteration que
ce ſoit, puiſque la nature étoit
parfaite avant que d'être corrom-

puë. Par consequent la vie & l'archée entant qu'ils sont simplement la cause de l'être, sont auparavant que le vice qui leur survient; parce que comme la cause immediate de quelque indisposition que ce soit est la vie même; ainsi certainement la consideration de la guerison & du parfait rétablissement de la vie alterée ou affoiblie est principale, premiere, plus intime & plus noble que la guerison qui s'opere par les secrets ou excellentissimes mondificatifs. Car quoique ces sortes de secrets regardent & retranchent souvent l'occasion anterieure, leur action est neanmoins comme seconde à l'égard de la guerison, laquelle vient des causes internes, qui ont été d'abord alterées & affectées. C'est par cette raison qu'elles demandent premierement & principalement leur propre pacification

ar une indication naturelle qui
ſt la principale de toutes; puiſque
es natures mêmes ont toûjours
té reconnuës ope ratives de la
uериſon des maladies. C'eſt ainſi
ue ſous le voile du veritable eſ-
rit qui fait violence, on a recon-
u que c'eſt la nature vitale même
ui fait & engendre les maladies.
Jeanmoins depuis le tems d'Hy-
ocrate juſqu'à Galien, & depuis,
'examen & la ſpeculation, les
naladies ont été negligées. C'eſt-
ourquoi ce que j'ai dit juſqu'à
réſent de la maniere de les gue-
ir en pacifiant & en appaiſant
'archée, c'eſt-à-dire, en repa-
ant toutes ſes alterations, eſt
out-à-fait nouveau & inconnu.
Ainſi je m'expliquerai premiere-
nent par quelques hiſtoires ou
xemples, en conſiderant l'état,
a paix, le repos & la docilité de
'archée.

Un certain Hibernois nommé Butler, qui étoit autrefois en consideration auprès de Jacques Roy d'Angleterre étant prisonnier au Château de Villevordes, eut compassion d'un nommé Baillus Moine de Saint François, celebre Prédicateur en Bretagne, qui étoit aussi prisonnier avec lui. Ce Moine avoit une éresipele formidable au bras, & desesperoit presque de sa guerison ; Butler trempa pendant un peu de tems une certaine petite pierre dans une cueillerée de lait d'amandes & la retira en même-tems ; il dit au Geollier de donner cela à boire à ce Moine, & que pour peu qu'il en prît il seroit gueri dans une heure. Le Moine ayant pris ce remede, fut aussi-tôt gueri, & le Geollier fort étonné. Le Moine qui ne sçavoit pas avoir pris de remede, fut surpris d'une si prom-

te gueriſon. Son bras gauche qui étoit extremement enflé deſenfla auſſi-tôt, & il y avoit peu de difference avec l'autre bras. Le lendemain matin j'arrivai à Villevorde où j'avois été appellé de la part des principaux de la Ville pour être témoin de cette gueriſon. Je fis amitié avec Butler qui guerit en ma préſence une vieille femme blanchiſſeuſe qui étoit malade depuis environ ſeize ans d'une migraine inſupportable. Butler trempa la même petite pierre dans une cueillerée d'huile d'olive pendant un inſtant ; après l'avoir retirée il l'eſſuya avec la langue & la ſerra dans un étuy. Il mit cette cuillerée d'huile dans une fiole dans laquelle il y avoit d'autre huile d'olive, & ordonna à la malade d'en prendre une goute & de s'en frotter la tête ; ce qu'ayant fait, elle fut incontinent guerie.

Je demeurai si surpris de cette guerison subite, que Butler l'appercevant me dit en se moquant de moi ; Mon très-cher, si vous neparvenez à pouvoir guerir toutes sortes de maladies par un seul remede, vous ne serez jamais qu'un apprenti. Je demeurai facilement d'accord de ce qu'il me dit, parce que j'avois appris & connu que cela se pouvoit faire par les secrets de Paracelse. Mais je lui avoüai ingénument que cette nouvelle maniere de guerir m'étoit tout-à-fait inconnuë & me sembloit extraordinaire. Je lui dis qu'un jeune Prince de notre Cour, Vicomte de Gand, frere du Prince d'Epifoy, de la Maison des Moles, étoit gouteux, qu'il ne pouvoit plus se coucher que d'un côté, & qu'il étoit tout difforme & plein de nœuds. Il me prit la main, & me dit ; Voulez-

ez-vous que je gueriſſe ce jeune
omme ? je le ferai pour l'amour
e vous. Je lui dis, qu'il étoit ſi
piniâtre, qu'il aimeroit mieux
nourir que de prendre un ſeul
emede. Hé bien il n'en prendra
oint, dit Butler, je ne lui de-
nande autre choſe que de tou-
her tous les matins cette pierre
vec le bout de la langue, & que
endant trois ſemaines il lave tous
es jours ſes nœuds & les endroits
nalades avec ſon urine, & vous
e verrez incontinent gueri & ſe
romener : allez, & lui dites cela.
e retournai auſſi-tôt à Bruxelles
our rapporter au Prince ce que
n'avoit dit Butler ; le Prince ré-
ondit ; Qu'il feroit volontiers ce
ue je lui diſois, & que ſi Butler
e gueriſſoit de cette maniere,
u'il lui donneroit tout ce qu'il
oudroit, & qu'il mettroit en dé-
ôt la ſomme qu'il demanderoit.

Je rapportai le lendemain tout cela à Butler qui s'en fâcha : vraiment, dit-il, voilà une belle proposition que me fait ce Prince ; jamais je ne le soulagerai ; j'ai bien affaire de son argent. Je ne pus jamais l'engager de faire ce qu'il avoit promis, cela me fit douter si ce que j'avois vû n'étoit point chimerique. Il arriva cependant qu'un de mes amis qui étoit le Maître de la Verrerie d'Anvers, qui étoit extrêmement gras, pria justement Butler de le délivrer de sa graisse. Butler lui fit present d'un petit morceau de sa pierre pour qu'il la léchât une fois tous les matins avec le bout de la langue pendant un peu de tems ; ce qu'ayant fait pendant trois semaines, je vis sa poitrine retrecie d'un demi pied, & ne s'en est pas moins bien porté. Cela me fit croire qu'il auroit

pû guerir le Prince gouteux com-
me il me l'avoit promis. Quelque
tems après j'envoyai à Villevorde
prier Butler de m'envoyer ſon re-
mede pour me guerir d'un venin
qui m'avoit été donné par un en-
nemi caché. Je languiſſois miſe-
rablement, tous les membres me
faiſoient de la douleur, mon poulx
augmenta, & puis il devint inter-
mittant. Je tombois en défaillan-
ce, & toutes mes forces s'étei-
gnoient. Auſſi-tôt Butler qui
étoit encore en priſon commanda
à mon valet de lui apporter une
fiole d'huile d'olive, dans laquelle
ayant trempé ſa petite pierre com-
me l'autre fois, il m'envoya cette
huile, & ordonna que je frottaſſe
avec une ſeule goutte de cette
huile l'endroit de ma douleur, ce
que je fis ſans en recevoir de ſou-
lagement. Mon ennemi étant tom-
bé malade & prêt à mourir com-

manda qu'on vint de sa part me demander pardon de son peché ; c'est ainsi que je connus qu'il m'avoit donné du poison. Je fis tout mon possible pour éteindre ce poison lent, dont avec la grace de Dieu je me gueris. Ma femme étoit depuis quelques mois incommodée d'une douleur au bras droit, en sorte qu'elle ne pouvoit pas seulement lever la main. Elle étoit devenuë si enflée depuis les pieds jusqu'aux aînes, que la marque de mes doigts demeuroit imprimée fort avant dans son enflure : & parce que mon mal étoit la cause de sa tristesse, elle ne vouloit prendre aucuns reremedes jusqu'à ce que je fusse gueri. Ma femme voyant que l'huile de Butler m'avoit été inutile, elle voulut se moquer de ma credulité devant quelques serviteurs ; elle s'en frotta le bras droit

d'une ſeule goutte de cette huile, & à l'inſtant contre toute eſperance, il fut entierement gueri. Nous fûmes tous étonnez d'un évenement ſi ſubit & ſi prodigieux. Elle ſe frotta auſſi les chevilles des pieds avec une goutte de cette huile, & dans un quart d'heure toute l'enflure fut paſſée, & graces à Dieu elle vécut encore dixneuf ans après, en bonne ſanté.

Une de nos ſervantes ayant appris ce qui étoit arrivé à ſa Maîtreſſe, elle demanda quelques gouttes de cette huile, parce qu'elle avoit à la jambe droite une éreſipele mal guerie, ayant encore la jambe plombée & enflée juſqu'aux doigts du pied. Le ſoir en ſe couchant elle frotta ſon mal avec quatre gouttes de cette huile, le matin il n'y avoit plus aucune apparence de mal, & la ſervante fit toutes ſes fonctions com-

me elle avoit accoûtumé de faire auparavant sa maladie. Elle alla le même matin à l'Eglise de la Sainte Vierge, s'en revint gayement & m'apporta de l'eau de la Fontaine Sainte Anne qui en est fort loin. Une Demoiselle étoit depuis plusieurs mois si incommodée des deux bras, qu'elle ne pouvoit lever la main en haut ; elle se les frotta avec quelques gouttes de cette huile, & dans une aprèsdînée elle fut rétablie en parfaite santé. Je demandai après cela à Butler pourquoi tant de gens étoient si promptement gueris avec son remede dont je n'avois pas reçû le moindre soulagement. Il me demanda quelle maladie j'avois. Quand il eut appris qu'elle venoit de poison, il me dit : Que comme la maladie avoit commencé interieurement, il falloit avaler son huile ou lécher la

ierre, parce que la douleur n'é-
)it pas topique ou externe, mais
u'elle provenoit & étoit entrete-
uë du dedans. J'obſervai auſſi
ue cette huile perdoit inſenſible-
ent de ſa vertu ; parce que cet-
: pierre qui n'y avoit trempé que
geremenr, n'avoit pas radicale-
ient & totalement transformé
ette huile, mais lui avoit ſeule-
ient communiqué une odeur ou
ertu paſſagere, dautant que cet-
: pierre reſſembloit à du ſel ma-
n fondu, par ſa couleur & par ſon
oût : Or il eſt conſtant que le
l ne ſe mêle point parfaitement
vec l'huile.

Butler guerit auſſi une Abbeſſe
ui eſt aſſez connuë, en lui faiſant
oucher ſa pierre avec ſa langue.
Cette Abbeſſe avoit le bras droit
nflé, les doigts étendus & im-
iobiles, & il y avoit dix-huit ans
u'elle étoit en cet état. Tous

ceux qui furent témoins de ces guerisons surprenantes le soupçonnerent de magie ; car c'est la coûtume du peuple de rapporter au diable & aux enchantemens ce qu'il ne peut comprendre. Cependant le remede me paroissoit naturel, il n'avoit d'extraordinaire que sa petite quantité, il n'y falloit ni ceremonies, ni paroles, ni choses suspectes de magie.

Quoique l'on ne comprenne pas les choses, il ne faut pas pour cela les rapporter au démon ; mais il en faut donner la gloire à Dieu. Ces femmes n'avoient point été à Butler comme à un homme Magicien, au contraire elles n'avoient d'abord aucune confiance en lui. Mais on aura beau dire en sa faveur, cette facilité & promptitude de guerir demeurera long-tems suspecte à plusieurs personnes. Le peuple a l'esprit

'eſprit foible ; & comme il eſt ncapable de juger des choſes difiiciles & extraordinaires, il les atribuë plus facilement aux tromperies du diable qu'à la bonté de Dieu, qui eſt le Createur de la naure humaine, le Reparateur, le Sauveur, le Pere, & le Protecteur des pauvres. Ce n'eſt pas ſeulement e peuple qui donne dans ces illuions, les gens de lettres n'en ſont pas toûjours exempts, parce que a plûpart ne ſont pas encore aſſez nſtruits, ſuivant les opinions poulaires. Ils ſont comme des enfans, qui n'étant jamais ſortis de a maiſon de leurs peres, écouent ſans reflexion tout ce qu'on eur dit. Ceux qui n'ont pas ſçû uſqu'à preſent que toutes les maadies ſe renferment dans l'impeuoſité de l'eſprit vital, ou qui par a lecture de mes écrits n'ont pris qu'une impreſſion legere de cette

maniere de guerir ; ils retourneront facilement aux preceptes des Medecins ordinaires ausquels ils ont été accoûtumez dès le commencement de leurs études, & me quitteront pour s'attacher de nouveau au systeme des humeurs.

Pour moi qui recherche les choses plus profondément, & ne rejette point sur le diable les bienfaits de Dieu ; j'ai trouvé entr'autres que toutes choses sont formées dans la nature d'une semence invisible que le Createur y a répanduë pour produire tous les êtres materiels ; & ces semences venant à germer, produisent les êtres que Dieu avoit renfermez dedans. C'est pour cette raison que j'ai enseigné que les maladies prennent leur commencement d'une semence encore plus invisible, & que par consequent il n'est question que de détruire

cette cause de la maladie. J'ai dit d'une semence invisible ; car on peut dire que la maladie étant une suite du peché, elle procede, pour ainsi dire, du non-être ; parce que le peché n'est qu'une privation, & que la privation est un veritable neant ; en effet l'on voit souvent que plusieurs maladies se guerissent avec l'application exterieure des preservatifs, comme il arrive souvent dans la peste, le mal caduc & autres maladies, & c'est ainsi que nous avons vû la santé rétablie par l'onction de l'huile de Butler.

La pierre de Butler est par la bonté de Dieu un remede familier & agreable à l'archée humain, ou principe de la vie ; car elle procure par sa simplicité la paix & le repos de l'archée. Ceux qui commencent à étudier la Medecine, doivent remarquer qu'au moment

de la morſure du ſerpent la partie enfle extrêmement avec grande douleur, à cauſe de la colere & tempête de l'archée irrité, & qu'une abeille en colere excite dans le moment par ſa piqueure une tumeur dure & douloureuſe. Si la lépre ou la peſte nous infectent dans un moment de ſon venin contagieux, pourquoi notre archée qui en eſt ainſi ſoüillé ne recevra-t-il pas volontiers la communication d'un ſi puiſſant remede, puiſqu'il eſt vrai que les remedes ont au moins autant de force & de pouvoir dans la nature que les poiſons; & la bonté de Dieu autant que les mauvaiſes choſes. Il eſt donc raiſonnable de croire qu'un prompt accez de maladie peut être incontinent repouſſé par une eſpece de reflux. J'ai vû une femme groſſe qui étoit menacée d'un panaris au doigt qui étoit enflé

presque aussi gros que le bras, dont elle avoit pendant quelques nuits souffert des douleurs jusqu'à perdre le sommeil ; elle enveloppa son doigt avec du sang & de la peau fraîche d'une taupe, & il fut parfaitement rétabli. La raison ne veut-elle pas que l'antidote ait du moins autant de vertu que le venin ? Aussi voyons-nous que l'Orvietan si connu & si celebre, arrête dans un moment les convulsions, les douleurs & les sincopes causées par le venin, comme si on n'avoit pas pris de poison. De même que la maladie est un défaut de la nature & une prévarication de l'archée, le remede est aussi une participation de la Bonté divine, par laquelle la vertu lui est donnée de reparer tous ces défauts. C'est pour cela que le remede est beaucoup plus puissant & plus prompt que le mal ; c'est la pre-

ſence efficace du remede qui délivre l'archée de ſes embarras, en appaiſe les fureurs, & en même tems lui imprime ſa vertu éminente & medecinale pour laquelle il a été créé avec cette maniere prompte de guerir. Il eſt conſtant que ſi l'on trempe la pierre de Butler dans une cueillerée d'huile, & qu'on verſe cette huile dans un pot ou même dans une barique pleine d'huile, tout devient remede; de même qu'une odeur puante infecte tout un vaſe par ſa contagion.

Il eſt certain que les remedes de Chirurgie ne gueriſſent point autrement que par leur odeur & par le ſeul attouchement de la partie bleſſée : car les emplâtres & les huiles n'entrent point dans la compoſition vitale de la ſubſtance ni dans l'aliment de la partie bleſſée. Quand les ulceres naiſſent

ou arrivent en certaine partie, comme les cancers, les louppes; &c. le ſeul attouchement d'un remede puiſſant ſuffit pour éteindre le venin que la colere de l'archée y a produit. C'eſt la même choſe des excreſcences & des productions qui s'arrêtent en certains endroits, quoiqu'elles ayent auparavant pris leur naiſſance d'ailleurs, & qu'elles ſe ſoient enfin fixées dans un lieu; parce que l'onction externe du remede dompte toute l'archée par ſon ſeul attouchement & ſa contiguité; c'eſt de cette ſorte que la dent d'un animal enragé, quoique parfaitement nettoyée par l'air auquel on l'a expoſée, ne laiſſe pas de communiquer encore quelquefois la rage. C'eſt ainſi que le remede de notre pierre guerit les affections internes, operant neanmoins plus efficacement & plus prompte-

ment quand on le prend par la bouche, de même que certains poiſons ſont ſans effet quand ils ne touchent que la peau : que ſi ces ſortes de remedes touchent le bout de la langue même legerement, ce n'eſt pas merveille que tout l'archée en ſoit auſſi-tôt affecté, appaiſé & adouci, dautant que cette pierre eſt de la nature du ſel qui ne ſe fond point dans l'huile, dans laquelle il ne ſe mêle ſinon autre partie qu'une douce odeur.

Il me ſemble que la ſainte Ecriture dit quelque choſe de cette pierre ; voici comme elle parle : Les Apoticaires compoſeront des onguents de douceur dont la vertu ne ſera point épuiſée. C'eſt-à-dire, qu'en trempant la pierre de Butler dans l'huile, à peine le fond de ſa vertu medecinale en eſt-il diminué. C'eſt pourquoi ſi cet ex-

cellent remede est pris par dedans, pour lors non seulement il change le sang en un medicament semblable au baume ; & même les excremens, par exemple, l'urine, sont empreints de sa bonté, comme les œufs d'une poule sentent la farine quand elle en a été nourrie, & que l'urine d'un enfant à la mammelle sent l'anis quand sa nourrice en a mangé, & ceux qui mangent des asperges en rendent l'odeur par les urines ; de même l'urine guerit par sa propre lotion ou onction toutes sortes de maladies qui ont leur siege dans l'habitude du corps. La bonté de Dieu a voulu qu'une seule de ces pierres pût suffire à plusieurs milliers de personnes, afin que le Medecin ne s'excuse point de guerir les pauvres sous pretexte de la grande dépense. En un mot toutes les maladies sont gueries par

ce ſeul remede, ſoit par onction ou en le touchant ſeulement du bout de la langue, ſur tout ſi on avale à l'inſtant ſa ſalive. Il faut donc que la vertu de ce remede ſoit bien grande, puiſqu'il guerit promptement les poiſons & la peſte. La Philoſophie m'apprend que ce remede doit être un corps détruit, reſſuſcité & comme glorifié, en ſorte qu'il ne ſoit plus capable d'être ſoüillé par la ſublimation des parties vicieuſes. D'où il s'enſuit qu'il doit être beaucoup plus puiſſant & plus operatif que quelque venin peſtilentiel que ce puiſſe être ; parce que le venin de la peſte eſt ſimple & a ſon ſiege dans un air ou eſprit corporel ; & quoique le venin de la peſte fermente plus familierement ou naturellement à cauſe de la convenance qu'il a avec la nature humaine, il n'en eſt pas pour cela

n plus puissant venin. Il est vrai que le venin produit un venin, nais il est semblable au levain du remier venin produisant, & non as plus fort, parce que le pro-uisant ne peut pas élever la vertu u produit au-dessus de ses pro-res forces Au contraire, dans n remede ressuscité la bonté du emede simple est augmentée à iille degrez & se répand par son deur legere, se dilate dans tous es corps, & au même instant ommande à l'archée present de contenir en paix. Voilà com-ie opere ce mystere, qui est effet de sa vertu, la vraye espe-ance de la vie & de la joye de archée. D'où s'ensuit que toute vertu des medicamens ne con-ste presque que dans la commu-ication de l'odeur ou d'un cer-ain parfum presque momenta-ée. Ainsi il n'y a pas lieu de

tant s'étonner que les huiles parfumées de la pierre de Butler guerissent dans le moment par leu odeur. Ce sont des murmure d'apprentifs contre l'experienc des Maîtres. Il paroîtra tout-à fait chimique, quoiqu'admirable aux esprits accoûtumez, à condam ner les choses extraordinaires, qu l'archée en fureur s'endorme tou d'un coup, comme par une espec d'enchantement, ou soit tellemen corrigé, qu'il cesse de nuire & fai re mal. Ce qui n'est assurémen point si admirable, puisque tou tes choses tendent naturellemen à être & demeurer ce qu'ell sont, & qu'elles cessent facilemen d'être nuisibles, pourvû qu'on l rende douces, dociles & capabl d'appaiser leur tristesse ou le fureur. Le texte sacré me persua de que la pierre de Butler pe guerir tous les ans des milliers c

nalades par ſa vertu comme in-
uſe avec un ſeul grain de ce re-
nede. Voici ſes paroles : La ver-
u de ces ſortes de remedes ne ſera
oint épuiſée. J'ai été obligé de le
roire, ce que j'ai vû de mes yeux,
ui eſt qu'on trempe ſa pierre dans
ne cueillerée d'huile, ſi on met
ette cueillerée dans une fiolle
l'huile, elle devient une excellen-
e medecine.

Je me ſuis long-tems appliqué
plusieurs experiences pour trou-
er la compoſition de la pierre de
Butler. En travaillant à ce grand
emede j'ai appris que dans le
enre des remedes vegetaux il y a
n ſimple nommé chameleon ou
hardonette, & un autre appellé
erſicaria, perſicane ou poivre
quatique, qui par leur ſeul attou-
chement emportent à l'inſtant, ou
lu moins diminüent très-conſide-
ablement des douleurs atroces.

J'ai auſſi veu un os du bras d'u
crapau emporter du premier at-
touchement le mal des dents, &
j'ai remarqué certaines autre
choſes guerir le mal caduc &
ſemblables infirmitez. Cela m'a
porté à croire que dans le genr
des ſimples il ſe trouvoit des re-
medes pour toutes ſortes de ma-
ladies, mais qu'ils n'étoient qu
particuliers & non pas univerſels
C'eſt pourquoi j'ai préferé le
mineraux aux vegetaux comm
étant enrichis de la durée d'un
longue ſuite de tems. La ſaint
Ecriture m'apprend qu'il ſe trou
ve de grandes vertus dans les pier
res; & j'ai connu que toute la cou
leur & la vertu des pierres pré
cieuſes eſt tirée des metaux. Ell
aſſure encore que leurs vertus ſon
très-grandes, quoiqu'elles ſoien
enfermées & comme ſcellées ſou
la dureté de leur criſtal. C'eſ

pourquoi j'ai consideré que les mêmes vertus des pierres précieuses nous sont plus familieres & plus faciles à traiter dans les corps métalliques. Pic demandoit à sa femme, pourquoi l'or, du commandement même & de l'appreciation de Dieu, est d'un si grand prix ? Mais elle ne put répondre à la question. Il est certain que les sept metaux ne portent les noms des sept planetes que parce qu'ils en ont reçû les vertus celestes ; du moins sont-ils le suc & la substance la plus exquise de tout le globe terrestre ; & c'est pour cela qu'ils sont la récompense des travaux des hommes. Mais le Pere des pauvres qui a tant de soin d'eux, n'a pas disposé le soleil & la lune, je veux dire l'or & l'argent pour la guerison de leurs maladies. Au contraire, il les a si fortement scellez, qu'ils surpassent presque

toute l'adreſſe & la capacité des artiſtes. De maniere que quand ils les eſtiment très-ouverts, ils y trouvent encore les mêmes obſtacles, ils n'en peuvent rien tirer. Quant au mercure & argent vif, quoiqu'il paroiſſe fluide, & par cette raiſon ouvert ; il n'y a pourtant rien dans la nature de ſi fermé, comme j'ai fait voir ailleurs amplement en traitant des ſujets volatils ou fugitifs. En ſorte qu'à peine un entre cent mille artiſtes parvient - il aux arcanes qu'on peut tirer du ſoleil, de la lune, & du mercure. Il y a outre ceux-là quatre autres metaux qui obéiſſent plus facilement aux operations des artiſtes. Paracelſe ſe vante de pouvoir guerir deux cens eſpeces de maladies par la ſeule vertu du plomb, & il aſſure qu'il n'y a rien qui agiſſe ſi puiſſamment ſur l'humide radical que le premier

être

ître du cuivre, ni rien de si doux & de si propre pour allonger la vie, que le souffre du vitriol, parce qu'il represente le souffre des Philosophes. Enfin le mars ou fer, quoique très-vil & méprisé d'un grand nombre de gens, est neanmoins estimé par Paracelse pour un très-bon remede. Il est vrai que les corps metalliques, quant à leur mercure, sont scellez du sceau d'une homogeneité parfaite : mais leur souffre se laisse traiter quand on le sçait rendre traitable. Enfin j'ai eu si fort la pierre de Butler en tête, que je ne pensois à autre chose, & que j'en faisois des songes ; il me sembloit souvent que je voyois de jeunes Chimistes en sueur verser des trochisques enflammez semblables à la pierre de Butler. Ensuite j'essayay plusieurs fois de la faire : Et quoiqu'il me semblât être parvenu

à la même que j'avois vûë entre ses mains ; il est pourtant vrai que je n'avois pas réüssi. Je connus enfin que mes fautes venoient de l'ancienne & ordinaire erreur des Ecoles, & que ceux qui jusqu'à present n'ont pretendu guerir que par le retranchement des causes occasionnelles, ont eu besoin d'un certain tems & d'une certaine quantité de remedes pour parvevir à la guerison. Mais ceux qui veulent guerir par le seul rétablissement de l'archée alteré, en se servant d'un ferment doux, n'ont pas besoin de la quantité des remedes, puisqu'ils peuvent guerir par la seule vertu de l'odeur du ferment. Comme j'étois encore dans l'ancienne erreur, & que je ne connoissois pas bien l'essence du mal, je croyois qu'une grande maladie ne pouvoit être guerie que par une grande quantité de reme-

es donnez pendant un long es-
ace de tems. Ainsi je mesurois
 grandeur du remede par sa
uantité, & non par sa vertu, com-
ie font aussi les Ecoles avec les-
uelles je suis tombé dans l'erreur.
'e qui m'avoit principalement
ompé, c'est que je croyois que
omme deux chevaux traînent da-
antage qu'un seul, & qu'un pain
ntier nourrit plus que sa moitié ;
 pensois aussi qu'un remede re-
auratif de l'archée devoit con-
enir une grande quantité de re-
iedes pour surmonter les effets &
s suites des maladies, & je n'a-
ois pû encore me défaire de mes
réjugez, qui étoient de regarder
s maladies par leur cause occa-
onnelle au-lieu de les conside-
er par leur veritable cause effi-
iente. J'étois tombé dans cette
rreur, parce que je n'avois pas
ncore bien compris que l'archée

& la vie même cauſent & entre-
tiennent les maladies ; & je com-
prenois encore bien moins qu'é-
tant dévoyez ils reſiſtoient & re-
pugnoient à ſe ſoumettre à un sim
ple remede. Je connois une cer-
taine liqueur avec laquelle ſi on
ſe frotte legerement la main
qu'on la laiſſe ſecher, & que l'on
touche enſuite la barbe, les ſour
cils ou la tête, tout le poil tom
be en peu de tems. S'il y a des ve
nins qui éteignent par un lege
attouchement la vie vegetativ
du poil qui croît même ſur les ca
davres, pourquoi les remedes qu
agiſſent par vertu, & qui ont cell
de rectifier par leur ſeul attouche
ment les égaremens de la vie, n'ap
paiſeront-ils pas les irritations d
l'archée étant données en petit
quantité. Il eſt vrai que j'ai eu d
la peine à comprendre cela, tan
à cauſe de la prévention où le

Ecoles m'avoient jetté, que parce que je voyois que si un grain de poison tuë, une dragme tuera encore plus promptement J'étois dans cette erreur, parce que je n'avois pas encore assez bien connu que toutes les maladies viennent de l'archée dévoyé ou irrité, & que le remede potestatif est doüé d'une excellente vertu par laquelle il rétablit l'archée & repare ses défauts. C'est pour cela que ces sortes de remedes doivent être donnez sans que le malade ou l'archée s'en apperçoivent; autrement l'archée se fâche & s'échauffe encore davantage en appercevant que l'on s'efforce par les remedes de calmer son trouble. Il se met en fureur, refuse les remedes, s'obstine, sort de regle; & augmente l'idée qui fait son mal.

Mais revenons au remede de

Butler, qui guerit en le touchant avec le bout de la langue, ou en le prenant au poids d'un grain. J'ai donné le nom de Drif à cette pierre, & aux ſemblables remedes poteſtatifs & fermentatifs, parce qu'il ſignifie ſable, ou terre vierge ; & que dans les animaux ou êtres ſenſitifs, les remedes chaſſent, comme fait un ſable mouvant, toute l'irritation & tout ce qui leur eſt étranger.

Je dirai premierement les choſes qui ſont neceſſaires à la compoſition de cette pierre, & puis j'enſeignerai, autant que le doit faire un Philoſophe, la maniere de la compoſer.

Il faut premierement que cette pierre ſoit un corps metallique, dont ſa longue durée marque l'incorruptibilité, qui par une faveur du Ciel ait acquis la perfection de ſon être, & qui par une grace par-

ticuliere du Tout-puiſſant ſemble être deſtiné au ſoulagement des miſerables & des pauvres.

Secondement cette pierre n'eſt point de ces ſecrets extraordinaires que Dieu ne communique qu'à très-peu de ſçavans, ou à quelques-uns de ſes Elus, puiſque notre Drif ſemble être principalement deſtiné au ſoulagement des pauvres.

Troiſiémement, il faut que cette pierre ſoit tirée d'un coup naturel qui participe de la benignité metallique, qui auparavant ſoit rendu par la mort & obéïſſant & ouvert, non pas avec l'extinction de ſes forces & vertus, comme ſeroit le cadavre d'une perſonne morte de ſa mort naturelle, mais qu'il ſoit ouvert par l'artifice en retenant ſes proprietez, délivré de ſes obſtacles, & comme reſſuſcité & même enrichi, tout-à-fait re-

nouvellé, & sortant récemmen
du feu.

Quatriémement, il faut qu'i
soit ressuscité comme de la mort
tout-à-fait volatil & spirituel
c'est-à-dire, deux ou trois foi
sublimé avec l'adjonction des cho
ses necessaires.

Cinquiémement, mais parce
que les volatils perissent bien-tô
en se dissipant, & s'évaporen
avant même d'être avalez, d'a
voir penetré l'estomach & les vis
ceres, poussé & communiqué leu
excellence, & pacifié l'archée.

Cette pierre demande qu'aprè
une parfaite volatilisation, ell
soit unie à quelque corps ami
agreable & familier à l'archée qu
la retienne comme dans son sei
pour la communiquer au corps hu
main; & pour cela ce corps doi
tenir le milieu entre le facile & l
difficile pour évaporer & dissipe

D

De plus, elle y doit être unie par un moyen, lorsque sa plus grande chaleur est presque adoucie, de peur que la plus grande partie du volatil ne s'évapore en l'unissant.

Sixiémement, il doit jusqu'alors, non seulement par la constance de son corps, mais encore par l'étenduë de ses forces & vertus, être entierement fermentatif, en sorte que par la communication excessive de son odeur il puisse étendre ses vertus jusqu'à l'archée pour l'adoucir & l'endormir.

Après avoir décrit la pierre de Butler dans les six articles précedens ; nous en allons presentement donner la composition dans les six qui suivent.

Nous avons enseigné au Livre de la pierre chap. 8. une maniere particuliere de distiler l'esprit

du sel marin, avec de la terre à potier ou argile desseché ; parce que le sel marin nous est très-convenable.

Pour faire cette pierre, il faut prendre le residu du sel marin qui demeure dans les féces, qui est le marc ou la lie, qu'on appelle *caput mortuum*, ou tête morte. Ce sel par la perte de ses esprits en attire d'étrangers, qu'il renferme en lui, sans les fixer parfaitement. 2. J'ai enseigné qu'on ne peut séparer le premier être de Venus que par la mort & séparation de son mercure d'avec son soulphre & même que ce soulphre n'est tiré que par les adeptes, dont le nombre n'étant que des Elûs, est très-rare & très-petit. 3. J'ai encore enseigné, que dans le vitriol & dans le cuivre dissout & plusieurs fois distilé, le cuivre actuel y reste encore. 4. Cette pierre demande

du moins une séparation de Venus d'avec les féces du vitriol, laquelle ne se peut faire que par sublimation. 5. Cette sublimation se fait & se perfectionne par un être étranger fermental & parfaitement ami de l'archée. 6. Ayant fondu du sel marin extrait des féces ; mêlez-y avant sa parfaite condensation environ trois fois autant d'être ou essence de Venus ressuscitée par sublimation & accompagnée de son ferment étranger, & couvrez incontinent le creuset ; puis quand tout sera parfaitement refroidi, broyez-le en poudre sur le marbre, & y ajoûtez environ dix fois autant de mousse de crane humain, qu'il y a d'essence de Venus ; & faites des trochisques de cette poudre avec de la colle de poisson dissoute : vous aurez un très-excellent remede, ce sont les propres termes de Vanhelmont.

Eſt-il poſſible que les Maîtres de l'Art, après avoir lû tout ce que cet Auteur dit au chap. 8. de la pierre & de la gravelle ; au chap. 14. des fiévres & de ſon eſſence de Venus ; avec tout ce que M. l'Abbé Rouſſeau dit de la préparation du vitriol, du ſalpêtre & du ſel ; eſt-il poſſible, dis-je, que les habiles gens ne voyent pas que le ſoulphre externe, que Vanhelmont dit n'être point eſſentiel au Venus, & qui eſt particulierement deſtiné de Dieu pour la Medecine & pour le ſoulagement des pauvres malades, n'eſt autre que l'huile mere qui reſte aprés la ſéparation de tout le ſel ou vitriol qui contient ſon ſouphre & ſon mercure eſſentiel & metallique ? Mon frere a enſeigné la maniere de rejetter ce ſel pour ſublimer enſuite, c'eſt-à-dire, rectifier l'eſprit de cette huile ou ſouphre ;

lequel est l'élement du feu ou souphre de Venus, dont ce Philosophe fait la base & le capital de ses Remedes universels.

Qui ne voit que ce ferment étranger, dont cet esprit de Venus doit être accompagné, n'est autre que le mercure de Jean de Vigo ci-devant décrit au chap. 4? Ce ferment est veritablement étranger au Venus, puisqu'il est essentiel & constitutif de l'argent vif qui est une autre espece de metail, quoiqu'ils soient tous d'un même genre, comme procedans d'une même racine metallique. Le mercure étant ainsi preparé, Helmont y joint son feu de Venus pour le rendre parfaitement diaphoretique, & universel & pour les rendre tous deux solides, les corporifier davantage & les fixer comme en une espece de pierre. Il les unit avec un veritable corps ou

alcali fixe du ſel marin ſeparé preſque de tous les eſprits, de la maniere qu'il a enſeignée au chap. 8. de la pierre, afin qu'il retienne plus fortement ceux-ci & ſe les uniſſe plus parfaitement. En travaillant ainſi vous avez l'aſſemblage philoſophique de l'eſprit du mercure, du ſouphre de Venus, & du corps du ſel réunis enſemble & un remede beaucoup meilleur que le precedent qui n'eſt compoſé que du Venus & du mercure. Quoique l'on attribuë de grandes vertus à la mouſſe du crâne humain, il eſt aiſé de comprendre qu'elle n'eſt point de l'eſſence de cette pierre. L'on peut même prendre en ſa place de l'eſſence du ſang humain, qui eſt auſſi d'une grande efficacité. Le reſte n'y ſert que pour la forme exterieure, & pour la facilité de mettre le remede en uſage

Voici la préparation du ſel, du ſalpêtre, du vitriol, & ſemblables que Vanhelmont enſeigne au chapitre de la gravelle ci-devant cité. Il y a ſeulement cette difference que le vitriol ayant ſuffiſamment de colcotar ou tête morte pour retenir ſon ſel fixe, il faut mêler parfaitement au ſel marin, au ſalpêtre & ſemblables trois fois autant de terre à potier très-ſeche, pulveriſée, & les incorporer enſemble, afin qu'elle aide à retenir le ſel fixe, & par ce moyen à laiſſer aller les eſprits mercuriels acides qui ſont contraires à la Medecine.

Prenez de veritable vitriol commun de Chipre ou de Hongrie très-pur & non adulteré. Faites-le cuire & ſecher dans un grand vaiſſeau de terre, juſqu'à ce que le pot ſe caſſe, & que le vitriol ſoit dur comme une pierre; broyez-le

en poudre & le diſtilez, pour le moins avec ſix cornuës de verre à la fois & très-bien lutées, car celles de terre ou de pierre ſont trop poreuſes ; lutez ſi parfaitement le cou de la cornuë à un grand recipient, que rien ne puiſſe exhaler. Poſez votre recipient dans un ſable humide & le couvrez d'un ſac à demi plein de pareil ſable que vous humecterez de tems en tems. La cornuë doit être à demi pleine de votre poudre de vitriol que vous diſtilerez à feu gradué, augmentant au feu de charbon dans un fourneau à vent le plus ardent qui ſera poſſible. Puis quand il ne paſſera plus d'eſprits à ce degré de feu, vous donnerez un feu de flame & de reverbere le plus violent qu'il ſera poſſible jour & nuit pendant cinq ou ſix jours ſans diſcontinuation. Ne vous étonnez pas ſi votre cornuë ſemble fondre, le

erre ne ſera que s'incorporer
lans le lut autant qu'il ſera neceſ-
aire. Mais ne manquez pas d'ô-
er votre recipient pendant que
e feu eſt encore très-fort, par-
e que les eſprits rentreroient dans
a cornuë & dans les feces au
noindre refroidiſſement. Prenez
otre colcotar ou *caput mortuum*,
x le brûlez avec le double de bleu
le ſouphre, juſqu'à ce que tout le
ouphre ſoit entierement conſumé;
rroſez enſuite le colcotar dans un
aiſſeau de verre avec ſon eſprit
liſtilé, le colcotar boira auſſi-tôt
'eſprit diſtilé. Vous n'en retire-
ez que du flegme inutile, parce
que l'eſprit reſtera dans le colco-
ar. Recommencez l'operation ſix
u ſept fois, juſqu'à ce que l'eſ-
rit devienne rouge & ſurnage le
olcotar, c'eſt la marque de la
aturité du colcotar, & qu'il faut
eſſer les imbibitions. Sechez ce

précieux colcotar & le diſtilez juſ-qu'au dernier eſprit qui ſera jau-nâtre & de l'odeur du miel. Re-tirez le recipient comme on a fait ci-deſſus ; gardez-le dans une fiol-le de verre double bien bouchée ; car s'il y tomboit la moindre gout-te d'eau le vaiſſeau caſſeroit. Cet eſprit ne peut être rendu traita-ble que par le mêlange de celui de la premiere diſtilation. On ne peut pas même verſer une livre d'une fiolle dans une autre, ſans qu'il s'en évapore au moins une once, tant il eſt ſubtil. Il faut re-marquer que le *caput mortuum* du colcotar de la ſeconde diſtilation eſt encore de la nature du cuivre & devient extrêmement verd. Il s'enſuit de là, comme j'ai déja dit que le feu de Venus ne ſe tire que par la parfaite deſtruction du me-tal, & par une voye bien plus ſe-crete que celle dont j'ai parlé ci

dessus ; (c'est celle que M. l'Abbé Rousseau a manifestée.) Il dit que le vitriol qui abonde en cuivre est moins propre à la distilation & à la medecine que le commun ; que le vitriol de Venus donne un esprit acide de sel au vinaigre mineral, comme l'esprit commun du vitriol, & non pas une liqueur volatile de cuivre, & que par consequent le souphre de Venus, qui est doux & non acide, est proprement le souphre des Philosophes, destine à prolonger la vie. Il dit aussi que l'esprit de vitriol que j'ai enseigné ci-dessus guerit quelques maladies chroniques, & que son residu ou colcotar est très-medecinal.

Ce raisonnement semble prouver qu'en preparant du sel marin commun & du vitriol de Chypre ou de Hongrie commun on tire le veritable souphre de Venus & le

premier être du sel. Si vous unissez les esprits sublimez de ce souphre au mercure de Vigo, vous aurez un remede beaucoup plus excellent que la composition que l'on feroit avec l'esprit de vitriol & le corps du sel dont on a parlé ci-dessus, parce que dans ces préparations il reste encore des acides & des mercures corrosifs contraires à la benignité qui est si necessaire à un remede universel. Il faut que le sel marin commun & le vitriol de Chypre ou de Hongrie commun soit préparé selon la methode de mon frere, parceque de cette maniere tous les cristaux, c'est-à-dire, tout le sel & le mercure metallique sont entierement séparez du vitriol, & tout l'esprit mercuriel est séparé du sel commun.

Abregé de l'operation.

Prenez de l'esprit de mere tiré

u sel marin rectifié, une partie ; ois fois autant d'esprit de mere e vitriol de Chypre ou de Hon-rie rectifié ; unissez-les philoso-hiquement avec deux parties du recipité rouge de Jean de Vigo ; joûtez quatre parties d'essence e sang humain : vous aurez une omposition bien plus excellente ue tous les remedes qu'on a en-eignez ci-dessus. Pour la rendre olide, il la faut incorporer avec u sucre candi & de bonnes gom-nes & resines, comme sont le cam-hre, le mastic, le benjoin, la nyrrhe, la gomme armoniac, & emblables.



CHAPITRE VI.

Troiſiéme Remede univerſel tiré des mineraux.

MOnſieur Deviſé rapporte dans ſon Mercure de l'année 1687, que feu M. l'Abbé de Commiers Prevôt de Ternant a donné la compoſition d'une medecine univerſelle tirée de l'antimoine, que M. d'Aulede Premier Preſident au Parlement de Bordeaux, a fait préparer par trois Artiſtes : Ce Preſident dit, qu'un de ces chimiſtes a réüſſi, & que les deux autres ont toûjours manqué, n'ayant pû parvenir à la veritable préparation du nitre. Il aſſure qu'un malade qui avoit une fievre continuë avec une inflammation de poitrine, a été parfai-

ement gueri en 24. heures par une seule prise de ce remede, qui fut suivie d'une sueur très-abondante & fort puante. Qu'un autre a été gueri d'une pleuresie avec transport au cerveau. Qu'un frenetique qui étoit devenu comme démoniaque, ayant pris trois fois de cette medecine en trois jours de suite, a pareillement recouvré la santé ; & qu'il a gueri sa propre fille d'une pleuresie mortelle.

Composition de la Medecine universelle de feu M. l'Abbé de Commiers ; avec l'explication des difficultez.

Penez du sel nitre rafiné par solutions & coagalations dans de l'eau de pluye distilée tant de fois, que tout l'alun & le sel commun qu'il contient en soient ôtez : ce que vous connoîtrez quand il ne

s'en produira plus, & que le nitre en sortira au même poids que vous l'y aurez mis. Observez qu'il ne faut prendre que celui qui se cristallise le premier dans la premiere eau, c'est le meilleur & celui qui contient toutes les plus essentielles qualitez du nitre. Mettez ce sel fondre lentement dans un vaze de fer; & lors qu'il sera bien fondu, jettez par dessus une petite quantité de charbon de bois doux, comme est le saule bien pilé, qui se brûlera d'abord & se consumera; retirez peu à peu jusqu'à ce qu'après la détonation le sel nitre soit fixe, & qu'il soit devenu d'une couleur un peu verdâtre; ce qui arrive lors que le charbon ne se souleve pas, comme il faisoit auparavant. Versez votre sel nitre fondu dans un mortier de marbre bien chaud; quand le nitre sera refroidi il sera blanc comme une

pierre

pierre d'albâtre & caſſant comme du verre. Pilez-le incontinent, &étendezla poudre ſur des lames de verre ou des aſſiettes de fayance, ou de terre verniſſée. Expoſez-le à l'air dans une cave, ou autre lieu dans lequel il ſoit à couvert de la pouſſiere, du ſoleil, de la pluye, & de la roſée ; penchez un peu les aſſiettes & mettez deſſous un vaſe de verre pour recevoir la liqueur huileuſe qui en coulera par défaillance ; car l'humidité de l'air reſolvant les ſels nitres dans l'eſpace de quelques jours, vous trouverez deux fois plus peſant d'huile qu'il n'y avoit du ſel nitre, ſi l'operation eſt faite dans un tems qui ne ſoit ni trop froid, ni trop chaud, mais temperé & humide. L'augmentation de l'huile vient de ce que votre nitre atire le ſel nitre inviſible qui eſt dans l'air. Filtrez cette

huile plusieurs fois, puis la mettez sur les cendres chaudes, dans une cornuë avec son recipient pour en tirer une petite quantité de flegme. Mettez l'huile qui reste dans la cornuë sur la quatriéme partie du nouveau sel nitre préparé comme dessus. Remettez le tout en défaillance. Filtrez, retirez le flegme, & recommencez une troisiéme fois toute l'operation vous aurez une huile ou essence très-pure, très-rectifiée & telle que la demande M. de Commiers. Cette huile est un très-puissant menstruë ou dissolvant pour extraire l'essence ou teinture de toutes sortes de mixtes.

Kerckerin Commentateur de Basile Valentin a dit dans la page 145. que l'esprit de vin ordinaire ne suffit pas pour tirer la vraye teinture du verre d'antimoine, & qu'il en faut de préparé de la ma-

iiere ſuivante. Prenez du ſel armoniac ſublimé trois fois, quatre onces de l'eſprit de vin tartariſé & déflegmé 10. onces. Mettez e tout enſemble en digeſtion dans in matras bien bouché, juſqu'à ce que l'eſprit de vin ſoit chargé de ouffre ou feu du ſel armoniac, puis diſtilez à l'alambic. Réïterez toute l'operation trois fois; vous aurez le vrai menſtruë pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Mais comme il n'eſt ici queſtion que de tirer la teinture de la teinture, l'eſprit de vin tartariſé doit ſuffire. Prenez donc quatre ou cinq parties de cette huile ainſi rectifiée, & une partie du meilleur antimoine ; ce que l'on reconnoît par certaines rouſſeurs qu'il tire de la mine de l'or auprès de laquelle il ſe trouve. Baſile Valentin dans ſon Char de triomphe de l'antimoine, page

208. & 209. de l'impression d'Amsterdam, en 1671. veut que l'on prenne de la mine d'antimoine qui n'ait point passé par le feu. Après que l'antimoine ou la mine auront été mis en poudre très-fine sur le marbre, mettez-le dans un grand matras de verre & l'huile par-dessus, observant que les deux tiers du matras restent vuides : bouchez le matras si bien, qu'il ne respire point ; mettez en digestion à feu doux ou de lampe, jusqu'à ce que l'huile qui surnage l'antimoine paroisse de couleur d'or ou de rubis ; alors tirez votre huile, & l'ayant filtrée par le papier, mettez-la dans un autre matras à long cou, & mettez par-dessus pour le moins autant de très-bon esprit de vin bien rectifié sur le sel de tartre, & laissez vuide pour le moins les deux tiers du matras. Bouchez bien le ma-

très dans lequel vous aurez mis votre teinture d'antimoine avec votre eſprit de vin ; mettez en digeſtion de chaleur lente pendant quelques jours ; juſqu'à ce que l'eſprit de vin ait tiré toute la couleur de l'huile ou teinture d'antimoine. L'huile de nitre reſtera au fond tres-claire & blanche, ſur laquelle ſurnagera l'eſprit de vin impregné de la teinture d'or d'antimoine. Tirez l'eſprit de vin ainſi coloré & le ſeparez de l'huile de nitre par décantation; l'huile de nitre ſervira toûjours à d'autres operations pour tirer l'eſſence de l'antimoine autant de fois que l'on voudra.

Mettez votre eſprit de vin dans un alambic de verre ; diſtilez très-doucement juſqu'à ce qu'il ne reſte au fond qu'environ la cinquiéme partie, laquelle retiendra avec ſoi la teinture de l'antimoine, ou

bien distilez tout l'esprit de vin ; ne laissant au fond que l'essence de l'antimoine. Vous aurez en liqueur ou en poudre la medecine universelle, par laquelle M. de Commiers a asseuré qu'on peut se préserver & guerir de toutes sortes d'infirmitez.

Si on s'en sert en liqueur, on en prendra 5. ou 6. gouttes dans du vin ou du boüillon, ou quelque liqueur propre à la maladie. Si on l'employe en poudre, on en mettra 3. 4. ou 5. grains, plus ou moins; car si la dose est un peu plus forte ou plus foible, elle ne peut nuire, comme font les medecines ordinaires qui ont presque toutes des qualitez veneneuses; Les malades sont gueris dans la seconde ou troisiéme prise. Lors que le mal est opiniâtre, il faut augmenter la dose à chaque fois, & en prendre trois fois la semaine.

Cette medecine, dit l'Auteur, guerit non ſeulement toutes les maladies internes les plus invetérées, mais auſſi les externes, étant appliquée en forme de baume ſur les playes, les ulceres, & les gangrennes. Elle guerit les fievres quarte, fievre éthique, l'hydropiſie, le mal venerien, le mal caduc. Elle fortifie la tête, l'eſtomac & la digeſtion comme un or potable, puiſque c'eſt la teinure aurifique de l'antimoine, qui eſt le premier être de l'or. Elle opere ordinairement par tranſpiration inſenſible; ſouvent par les ſueurs & par les urines, rarement par le bas, & encore plus rarement par le vomiſſement, & ſans aucune violence. Le malade n'eſt point affoibli comme par les autres medecines: c'eſt pourquoi on la peut donner à tout âge, à toute complexion & en tout temps. Uſez-

en, faites-en part au public, & sur tout aux pauvres; & benissez Dieu qui a créé la Medecine.

CHAPITRE VII.

Quatrième Remede universel tiré des mineraux.

La Pierre de feu de Basile Valentin, reconnuë pour Medecine universelle, même par les Medecins ordinaires, avec toutes les préparations necessaires pour la faire prises, du même Auteur & de son Commentateur au Char de triomphe de l'antimoine.

PRenez de la miniere d'antimoine qui se trouve dans les mines d'or, & partie égale de salnitre, (l'Auteur dit simplement nitre, sans parler de nitre preparé, il faut pourtant le préparer de la maniere

qui ſera ci-après enſeignée.) Broyez-les en poudres ſubtiles, & les mêlez. Mettez-les ſur un feu moderé & les brûlez enſemble fort doucement ; (c'eſt en cette manipulation que conſiſte principalement cette operation,) votre matiere deviendra noirâtre. Faites-en du verre, comme il ſera ci-après enſeigné. Broyez ce verre en poudre ſubtile, & en tirez la teinture rouge de couleur haute avec le fort vinaigre diſtilé & fait de la propre miniere d'antimoine de la maniere qu'on le dira ci-après. Retirez le vinaigre par diſtilation au bain, il reſtera une poudre ; (prenez bien garde, dit le Commentaire, de ne pas brûler les ailes de votre oiſeau qui commence à s'élever ſur les hautes montagnes ;) de laquelle poudre vous ferez l'extrait avec l'eſprit de vin très-rectifié, ainſi qu'il

ſera ci-après enſeigné. Les feces reſteront & vous aurez une belle teinture rouge & douçe, qui eſt en grand uſage dans la Medecine. C'eſt le pur ſouffre d'antimoine le mieux ſéparé qu'il eſt poſſible.

Si vous avez deux livres de cet extrait, prenez quatre onces de ſel d'antimoine préparé, comme on dira ci-après ; verſez votre extrait deſſus, & les circulez du moins pendant un mois dans un matras ſcellé hermetiquement, le ſel s'unira au ſouffre de l'extrait. S'il ſe fait des féces, il faut les ſéparer & en tirer encore l'extrait au bain-marie avec l'eſprit de vin préparé. Pouſſez à feu très-fort la poudre qui reſtera, il paſſera une huile douce de pluſieurs couleurs, tranſparente & rouge. Rectifiez encore cette huile au bain-marie & en tirez la quatriéme partie, & alors l'huile ſera préparée.

Cette operation étant achevée, prenez du mercure vif d'antimoine fait de la maniere qu'on le diraci-après : (le Commentaire dit, qu'il faut le veritable mercure des Philosophes, sans quoi on ne fera rien. On enseignera ci-après la maniere de le faire.) Versez sur ce mercure de l'huile rouge de vitriol faite sur le feu, c'est-à-dire, avec de la limaille d'acier mêlée avec le vitriol, laquelle soit très-rectifiée. Distilez le flegme du mercure à feu de sable, & vous aurez un precipité précieux d'une couleur admirable. Il est excellent dans les maladies chroniques & dans les ulceres, il desseche puissamment les humeurs qui causent les maladies martiales, à quoi il est fortement aidé par l'esprit de l'huile qui est resté avec le mercure & qui s'est uni avec eux.

Prenez de ce precipité & de

l'huile douce d'antimoine préparée, comme il est ci-dessus enseigné, parties égales. Mettez-les ensemble dans un matras bien scellé. (Le Commentaire dit, qu'il faut plusieurs mois, & qu'il ne faut pas préparer cette union martiale *puta* 6. mois,) & un feu convenable, (*puta* feu de lampe) avec le tems le precipité se dissoudra dans cette huile & se fixera; le flegme même en est consommé par le feu, & il s'en fait une poudre rouge, seche & fixe, qui ne consume point.

Voilà, dit l'Auteur, la medecine des hommes & des métaux. Elle est agreable & douce, sans danger, penetrante & chasse le mal sans provoquer de selles. L'usage en doit être proportionné au temperament, afin de ne pas accabler la nature par l'excez, & de ne pas la priver de l'effet par le

défaut. Il ne faut pourtant pas ſi ſcrupuleuſement craindre l'excez; car il n'eſt pas nuiſible ; mais il eſt propre à procurer le recouvrement de la ſanté, & reſiſte au venin lorſqu'il y en a de caché. La doſe ordinaire & ſuffiſante eſt de trois ou quatre grains à chaque fois dans de l'eſprit de vin ordinaire mêlé & temperé avec de l'eau pure, ou dans un boüillon, ou enfin dans un vehicule convenable. Elle guerit les vertiges, & toutes les maladies qui proviennent du pulmon, la difficulté de reſpirer, la toux, la lépre, la vérole, & ſouvent la peſte, la jauniſſe, l'hidropiſie, toutes ſortes de fiévres, le poiſon qu'on a avalé, les philtres, & malefices. Elle fortifie tous les membres, & le cerveau, la tête, & tout ce qui en dépend, l'eſtomac & le foye. Elle guerit toutes les maladies qui

vienent des reins, purifie le ſang, rompt & pouſſe la pierre dehors, provoque l'urine retenuë par les flatuoſitez ; reſtaure & rétablit les eſprits vitaux, guerit les ſuffocations de matrice ; arreſte & provoque les menſtrües, mettant la nature dans l'état & la diſpoſition qu'elle doit avoir, procure la fecondité en rendant la ſemence ſaine & prolifique tant aux hommes qu'aux femmes. Si on la mêle aux onguents convenables & qu'on l'aplique exterieurement, elle guerit les cancers, les fiſtules, les os cariez, tous ulceres corroſifs, même le *noli me tangere* ; & tout ce qui vient de l'impureté du ſang : enfin, c'eſt un remede qui guerit les accidens qui peuvent arriver au corps humain.



Préparation du Nitre.

Quoyque Basile Valentin ne parle dans ce livre d'aucune préparation du nitre, neanmoins on le doit préparer.

Le meilleur est celui qui se cristallise le premier dans la premiere eau, comme contenant toutes les plus essentielles qualitez du nitre.

L'on peut le purifier parfaitement en le dissolvant & coagulant avec de l'eau de pluye pure, distilée tant de fois qu'il n'y reste plus d'alun ni de sel commun dont il est beaucoup meslé ; & que le nitre en sorte au même poids qu'on l'y aura mis.

Mais il ne doit pas être calciné ou fixé ; parce que dans la calcination il perdroit avec sa partie inflamable volatile presque tout ce qu'il contient d'acides, qui doi-

vent servir à la calcination de l'antimoine.

Pour faire le verre d'antimoine.

Prenez votre poudre impalpable ou mêlange d'antimoine & de nitre, calcinez-la parfaitement & doucement dans un fourneau à vent sur une thuile rebordée, évitant de recevoir la fumée, (car elle est dangereuse.) Remuez incessamment avec une verge de fer jusqu'à ce que la matiere ne fume plus. Broyez-la de nouveau en poudre impalpable & la recalcinez & reïterez tant de fois, qu'elle ne se coagule plus en grumeaux, & qu'elle soit blanche comme de la cendre pure ; puis mettez votre matiere dans un bon creuset dans le fourneau, donnez-lui feu de fusion très-fort, jusqu'à ce que votre antimoine soit fluide & clair

comme de l'eau, & le tenez en bonne fusion pendant trois ou quatre heures pour le cuire & rendre bien pur, clair & transparent. Jettez-le ainsi dans un vaisseau de cuivre large, plat & très-chaud, & vous aurez un beau verre d'antimoine.

Vinaigre d'antimoine, ou Vinaigre des Philosophes.

Pour le faire, prenez six livres de miniere d'antimoine pulverisé très-subtilement; mettez-la en digestion dans un matras avec quatorze livres de pluye distilée; il faut que le matras soit demi plein, bien scellé, & le mettez à chaleur naturelle, ou dans le fumier de cheval pendant quarante jours, qui sera le temps que la matiere commencera à écumer & fermenter, puis mettez cette matie-

re dans une cucurbite, adaptez-y son chapiteau avec un grand recipient rempli jusqu'au quart d'eau pure, le tout bien lutté, ensorte que le bèc de l'alambic entre assez avant dans le recipient, afin que l'eau qui sera dedans & celle qui distilera avant l'esprit puisse en toucher le bec & le surpasser de deux doigts.

Faites distiler l'eau à feu doux, & quand elle sera toute passée, augmentez le feu pour faire passer le sublimé. Broyez les féces avec le sublimé que vous aurez retiré & separé de l'eau par la distilation, & remettez sur le tout la même eau en nouvelle digestion, jusqu'à ce que la matiere commence à écumer ou fermenter, & puis retirez-la avec le sublimé, elle sera plus acre. Reïterez toute cette operation jusqu'à ce que l'eau soit aussi forte

ue le plus fort vinaigre de vin iſtilé ; plus vous réïterez, plus otre ſublimé diminuëra. Quand ous aurez fait le vinaigre ou acile, prenez de nouvelle miniere, erſez le vinaigre deſſus & qu'il a ſurpaſſe de trois doigts. Metez-en digeſtion pendant douze ours dans un pélican à chaleur louce, votre vinaigre deviendra ouge & bien plus fort qu'auparavant. Verſez le vinaigre par décantation, & le diſtilez ſans addition au bain-marie, le clair paſſera, & le rouge demeurera au fond, la teinture tirée avec l'eſprit de vin eſt une excellente medecine. Rectifiez de nouveau le vinaigre au bain-marie pour le délivrer de ſon flegme ; enfin diſſolvez dans quatre onces de ce vinaigre une once de ſon propre ſel, & le pouſſez fortement à feu de cendres; le vinaigre en deviendra

plus fort & d'une plus grande vertu. Il rafraîchit incomparablement plus que le vinaigre commun, & c'eſt un remede experimenté contre la gangrenne cauſée par la poudre à canon, & contre toutes les inflammations ; on l'applique en onguent avec le ſel & ſucre de ſaturne ; ſi on le mêle avec l'eau d'endive & le ſel prunelle, il guerit l'eſquinancie & l'inflammation de ſang ; mêlé avec la troiſiéme partie d'eau de fray de Grenoüilles, & appliqué ſur les bubons peſtilentiels il en tire le venin ; & pris interieurement par cueillerées une fois le jour dans un temps de peſte, il rafraîchit très-bien.

Préparation de l'eſprit de vin.

Pour la faire, prenez quatre onces de ſel armoniac ſublimé

rois fois, dix onces d'eſprit de
in rectifié ſur le ſel de tartre &
arfaitement déflegmé. Mettez
es matieres en digeſtion dans un
natras bien clos, pour charger
'eſprit de vin du ſouffre ou feu du
el armoniac, puis diſtilez à l'a-
ambic. Reïterez toute l'opera-
ion trois fois, & vous aurez le
eritable menſtruë pour tirer la
einture rouge du verre d'anti-
noine. Elle ſe tire auſſi par ſon
propre vinaigre, & devient en-
ſuite un très-excellent remede.

Préparation du ſel d'antimoine & de ſon eſprit.

Prenez une livre d'antimoine,
deux tiers de ſel de tartre, & l'au-
tre tiers de ſalpêtre. (Le Com-
mentateur dit, que le nitre eſt
inutile, qu'il ne faut de ſel de tar-
tre qu'autant d'antimoine au-lieu

du tartre crû que l'Auteur dit de prendre avec le nitre ; sçavoir, autant de tartre que d'antimoine, & la moitié autant de nitre que de tartre.) Broyez le tout ensemble en poudre subtile, & faites fondre au fourneau à vent. Jettez dans le bassin de cuivre, laissez refroidir le regule ; réïterez pour le moins trois fois toute l'operation, & jusqu'à ce que le regule soit blanc & luisant comme de l'argent de coupelle.

L'huile de genevre, ou l'esprit de therebentine pur & clair qui sort le premier de la distilation, tiré au bain-marie de ce regule pulverisé donne un huile rouge comme du sang, qu'on rectifie avec l'esprit de vin. Cette huile a les mêmes vertus que le baume de souffre d'antimoine. On en donne trois ou quatre gouttes dans du vin chaud trois fois la semaine

pour guerir les maladies du pulmon, la toux, l'aſtme, le vertige, les points dans les reins & la vieille toux. Broyez ce regule en poudre impalpable, & le mettez dans un grand vaiſſeau de verre rond, à un feu doux de ſable, l'antimoine ſe ſublimera ; abattez tous les jours avec une plume ce qui ſe ſera ſublimé, & le faites tomber au fond du vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il ne ſe ſublime plus rien, & que tout reſte au fond. Vous aurez un regule d'antimoine fixe & precipité : mais ne vous laſſez pas, car cela demande beaucoup de temps & de peine. Broyez le precipité en poudre impalpable ; mettez-le dans une cave humide pendant ſix mois ſur un marbre ou pierre qui ſoit propre & plate. Il commencera à ſe réſoudre en liqueur rouge & pure dont les féces ſe ſépareront, c'eſt ſeulement

le sel qui se résoud. Filtrez la liqueur, mettez-la dans une cucurbite; retirez le flegme par l'alambic pour l'épaissir jusqu'à pellicule. Remettez à la cave & vous aurez de beaux cristaux. Séparez-en le flegme; ils seront transparens, mêlez de couleur rouge; purifiez-les encore une fois dans leur propre flegme, ils deviendront tous blancs, & vous aurez le veritable sel d'antimoine. Sechez ce sel, & y mêlez les trois parts de terre de Venise appellée tripel; distilez à feu fort, l'esprit blanc passera le premier, ensuite l'esprit rouge qui devient aussi blanc. Rectifiez doucement cet esprit & subtilez au bain sec, ou au bain-marie. Vous aurez une autre huile blanche du sel d'antimoine distilé, qui est beaucoup inferieur au sel ci-dessus fait de la teinture rouge.

Cet

Cet esprit de sel guerit les fiévres quartes & autres ; il rompt la pierre dans la vessie ; il provoque l'urine, guerit les gouttes & purifie le sang.

Pour faire le Mercure d'antimoine.

Prenez du regule fait comme il est enseigné ci-dessus huit parties, une partie de sel d'urine humaine clarifiez & sublimez, une partie de sel armoniac, & une partie de sel de tartre. Mêlez tous vos sels dans un vaisseau de terre, versez dessus du vinaigre distilé & fort ; scellez hermetiquement, & digerez pendant un mois entier à feu convenable. Puis mettez le tout dans une cucurbite, & distilez le vinaigre au feu de cendre, jusqu'à ce que les sels restent secs. Ajoûtez aux sels trois parts de

terre de Venise, & poussez par la cornuë à feu fort, vous aurez un esprit admirable. Versez cet esprit sur votre regule en poudre, & les mettez en putrefaction pendant deux mois. Distilez-en doucement le vinaigre. Mêlez ensuite avec le residu quatre fois autant pesant de limaille d'acier, & distilez par la cornuë à feu violent : alors l'esprit de sel qui passe emporte avec lui le mercure en fumée dans le recipient qui doit être fort grand & à demi plein d'eau. L'esprit de sel se mêle avec l'eau, & le mercure se rassemble en mercure vif & coulant au fond du vinaigre.

Huile de Mercure d'antimoine.

Pour la faire, prenez du mercure dont on vient de parler, passez-le par le cuir ; versez des-

ſus quatre parties d'huile de vitriol très-rectifié; retirez l'huile, les eſprits demeureront avec le mercure. Pouſſez à feu fort, il ſe ſublimera quelques parties. Remettez ce ſublimé ſur le reſidu; mettez ſur le tout de nouvelle huile au même poids que ci-devant; recommencez toute l'operation trois fois, & à la quatriéme fois broyez ce qui ſe ſera ſublimé avec la terre, il deviendra clair & pur comme du criſtal. Mettez-le dans un vaiſſeau circulatoire, avec autant d'huile de vitriol & trois fois autant d'eſprit de vin; circulez juſqu'à ce que la ſéparation ſe faſſe, & qu'enfin le mercure ſe reſolve en huile qui ſurnage comme de l'huile d'olive. Cela fait, ſéparez cette huile de tout le reſte; mettez-la dans le vaiſſeau circulatoire avec de fort vinaigre diſtilé, & les laiſſez ainſi environ

vingt jours : l'huile qui avoit surnagé reprendra son poids & tombera au fond ; & tout ce qu'il y a de reste de venin demeurera dans le vinaigre qui restera troublé. Cette huile merveilleuse est le remede des lépreux. Elle est aussi excellente contre l'apoplexie, parce qu'elle fortifie le cerveau & les esprits : elle rend l'homme industrieux & le rajeunit ; car l'Auteur dit qu'elle fait tomber les ongles & les cheveux aux malades de longues maladies ; elle guerit toutes sortes de maladies en purifiant le sang ; elle guerit radicalement toutes les maladies Veneriennes, & il seroit difficile d'en rapporter toutes les vertus. Si on prépare bien ce remede, on peut se vanter d'avoir une teinture qui ne cede en merite qu'à la pierre philosophale.

Fixation du Mercure commun.

L'Auteur dit que le mercure commun ſe fixe par le moyen des eſprits metalliques dont la mere de ſaturne abonde, ſans quoi il eſt impoſſible de le fixer; à moins que ce ne ſoit avec la pierre philoſophale qui le rend fuſible & macerable comme les autres métaux. La methode de tirer ces eſprits metalliques eſt la même que celle que mon frere a obſervée ſur toutes les minieres ou terres metalliques

---

CONCLUSION.

Mercure des Philoſophes.

IL eſt facile de comprendre par toutes ces pratiques, que l'on peut faire les mêmes ou ſembla-

bles operations avec les minieres, matieres, & meres de tous les métaux, aussi-bien qu'avec celles de l'antimoine & du saturne. Bien davantage, il est manifeste que ces minieres étant préparées & réincrudées par la methode de mon frere, comme la mere de vitriol, de salpêtre & de sel; ce sont autant de dissolvans radicaux de métaux: & que celui qui seroit tiré de la miniere & mere de l'or ou du mercure de mine d'or, doit être le mercure des Philosophes, capable de dissoudre naturellement, radicalement & essentiellement l'or vulgaire bien purifié, & (en les cuisant ensemble philosophiquement au feu de la nature, c'est-à-dire, au degré du feu qu'il convient,) de l'exalter en une veritable medecine metallique pour la transmutation des métaux imparfaits. Il faut obser-

ver qu'au-lieu que Basile Valentin ne laisse la miniere d'antimoine en digestion avec l'eau de pluie distilée après la fermentation que jusqu'à la premiere effervescence dont il fait le vinaigre des Philosophes, qui n'est pas un dissolvant si parfait que leur mercure ; il faut laisser aller la fermentation de la miniére jusqu'à sa perfection, afin d'ouvrir parfaitement la matiere, & d'en tirer radicalement les principes, lesquels n'ayant pas encore atteint le dernier état de la nature metallique dans la simple miniere, ne donnent qu'une substance mercurielle, c'est-à-dire, la matiere prochaine des métaux, qui est ce que les Philosophes appellent leur mercure.

Ce mercure ou dissolvant des Philosophes est bien different du grand circulé ou alkaest de Paracelse ; l'un & l'autre different de

l'esprit universel dont ils sont surabondamment animez. Leur principale difference ne consiste pourtant qu'en ce que le mercure des Philosophes est specifié & déterminé à la nature metallique ; aulieu que l'alkaest est un dissolvant general & indéterminé. L'un & l'autre ne different de l'esprit universel, qu'en ce que celui-ci est la forme & l'ame des deux autres dans lesquels est concintré & souverainement exalté. Ainsi la matiere ou le corps de l'alkaest doit aussi être universelle & indéterminée, pour convenir à la résolution radicale, naturelle & essencielle generalement de tous les corps sublunaires sans réaction, telle qu'est l'eau pure élementaire, sur laquelle l'esprit de Dieu (qui est cet esprit universel) étoit porté à la création du monde ; le même esprit dont toute la terre est

est remplie, *spiritus Domini replevit orbem terrarum* : le même qui fit la séparation de la lumiere d'avec les tenebres qui couvroient la face de l'abîme, & qui fut concentré dans les astres avec cette lumiere, comme dans des sources fecondes & inépuisables, d'où il se répand abondamment dans l'immensité des cieux, dans la vaste étenduë des airs, par le moyen de ce que l'on appelle leurs influences, aussi-bien que les effets sensibles & continuels de celles du soleil & de la lune le prouvent invinciblement. C'est-à-dire, par la splendeur & l'irradiation de leurs differentes lumieres, qui sont des écoulemens feconds, agissans & magnifiques de cet esprit, qui est l'ouvrier incomprehensible de toutes les merveilles de la nature. Lumieres qui sont encore, comme elles feront

jusqu'à la consommation des siecles, l'ornement, l'éclat & la clarté du firmament ; ainsi que la beauté, le lustre & la fecondité des Elemens par l'illumination, (*ut illuminent terram*) avec laquelle ils séparent la lumiere essentielle & interieure que les Elemens ont reçûë d'avec les tenebres dont elle est obscurcie. *Et posuit eas (stellas) in firmamento cœli, ut lucerent super terram & præessent diei & nocti, & dividerent lucem & tenebras.* Séparation, mouvement, illumination, qui sont le premier principe de toutes les generations sublunaires.

Mais ce n'est ni mon intention, ni mon dessein de traiter de ces matieres. Je dirai seulement, à la confusion de ces presomptueux qui osent témerairement condamner les transmutations qu'ils ignorent ; que celles qui se font à leurs

yeux dans toute la nature, par la production des êtres nouveaux, & dans leur propre corps par la conversion des mêmes alimens en tant de substances differentes & tant de differens organes dont la machine du corps humain est composée, & en pierres mêmes qui se forment dans le corps : toutes ces transmutations, dis-je, prouvent sensiblement & manifestement que la transmutation des êtres, non seulement n'est point impossible, mais qu'au contraire elle est réelle, effective & ordinaire, rien n'étant si commun dans la nature, ni plus facile à un ferment parfait convenablement uni aux matieres propres & bien disposées, ainsi que l'inflammation subite de la poudre à canon & l'action instantanée & mortifere de quelques poisons le montrent visiblement. Car les fermens sont

les agens formels & les causes efficientes des transmutations. C'est ainsi que le ferment pétrifiant qui abonde dans l'Arabie deserte, & principalement sur les bords de la mer rouge, change en fort peu de temps des melons, des serpens, des champignons, des morceaux de bois, & même de grosses bûches en pierres : Comme mon frere qui l'a vû, l'assûre dans son Chapitre ou Traité de la Manne, en parlant de la vertu coagulative de celle du Mont Sinaï, dont il a fait & rapporte l'experience.

Où est donc la répugnance & l'impossibilité de préparer, purifier, exalter si parfaitement le ferment de l'or qu'il puisse promptement communiquer sa vertu orifique aux métaux imparfaits, qui, selon tous les Philosophes, ne different qu'accidentellement, & ne

ſont tous qu'un or plus ou moins crû, & tout enſemble plus ou moins chargé d'impuretez ? Parce que notre ignorance & la foibleſſe de notre génie nous refuſent la pénetration de ce miſtere, eſt-ce une raiſon pour en nier abſolument la poſſibilité ? Qui croiroit celle de la poudre à canon & de ſes admirables & terribles effets, ſi l'on n'en voyoit l'experience ? Pourroit-on raiſonnablement en nier la poſſibilité pour ne la pas comprendre, & n'en ſçavoir ni la compoſition, ni la promptitude, ni l'activité, ni l'impetuoſité, ni le feu, ni la violence ? Combien de choſes ſont poſſibles dans la nature, qui paſſent la portée de nos foibles intelligences ?

Il y a bien plus de raiſon de condamner l'orgüeil de ces temeraires critiques ; ainſi que l'avarice & le déreglement de ceux

qui ne s'infatuënt de l'esperance de réüssir en cette misterieuse recherche, que dans le dessein de se remplir des illusions du siecle, & de s'enivrer des vains plaisirs de cette vie mortelle. Au contraire, on ne peut sans doute assez loüer ceux qui tâchent de profiter, comme feu M. l'Abbé Rousseau avoit si heureusement fait, des lumieres des grands Philosophes qui ont traité de cette medecine mystique & parfaite, pour parvenir à la découverte des voyes de la nature dans la production de ses merveilles, & pour l'imiter dans la préparation des grands remedes que leur charité leur fait chercher pour le soulagement du prochain.

L'art avec la nature, ou plûtôt la nature aidée par l'art, avance & perfectionne une infinité de productions, qui sans le secours

de l'art seroient extrémement tardives & imparfaites. C'est sur ce principe que la medecine opere la guerison de la plus grande partie des maladies. Elle sépare ce qui est nuisible, exalte la vertu des medicamens, fortifie la nature & lui procure par ces moyens la facilité de se rétablir promptement dans ses fonctions, & de reprendre sa santé, c'est-à-dire, son état de perfection : au-lieu que si elle étoit abandonnée à elle-même, elle succomberoit souvent sous le poids du mal, ou traîneroit en longueur, sans pouvoir qu'à peine & avec une une longue suite de temps dissiper les causes de la maladie, reparer ses forces & reprendre sa premiere vigueur.

Il est donc de la dignité des grands Princes & de l'utilité du public, d'animer, comme fait notre auguste & imcomparable Mo-

narque, les grands genies à la recherche des remedes extraordinaires, & à manifester les mysteres des Philosophes. Mais s'il est possible qu'il y ait des remedes universels, comme on n'en peut pas raisonnablement douter après tout ce que nous en avons prouvé ; comment celui qui a refusé d'entendre seulement la simple lecture du procedé que nous lui avons proposé pour Sa Majesté ; pourra-t-il s'excuser d'avoir ainsi privé d'une si belle & si utile connoissance le plus grand Roy de l'Univers ?

FIN.

Approbation

Approbation de Monsieur Burlet, de l'Academie Royale des Sciences, Docteur Regent de la Faculté de Medecine à Paris.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit, ouvrage posthume de M. l'Abbé Rousseau ci-devant Capucin du Louvre, & recüeilli par les soins de M. son frere, où j'ai trouvé quelques préparations de Remedes Chymiques qui peuvent être d'un fort bon usage en Medecine, la plûpart tirées de Vanhelmont, de Paracelse, & de Basile Valentin. Fait à Paris ce 13. Juillet 1701.

Signé, BURLET.

Privilege du Roy.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Le Sieur ROUSSEAU DE LA GRANGE-ROUGE Avocat en Parlement, Nous ayant supplié de lui permettre de faire imprimer un Ouvrage intitulé, *Preservatifs & Remedes universels tirez du Livre & des Principes du feu Sieur Abbé Rousseau son frere notre Medecin*, qu'il a pris

ſoin de reciieillir pour l'utilité publique dans la Medecine ; Nous lui avons permis & accordé par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre par tels Libraires ou Imprimeurs en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour des Preſentes, & de le faire vendre & diſtribuer par tout notre Royaume : faiſant défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire vendre & diſtribuer ledit Livre ſous quelque pretexte que ce ſoit, même d'impreſſion étrangere & autres ſans le conſentement de l'Expoſant ou de ſes ayans cauſe, ſur peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge d'en mettre avant de l'expoſer en vente, deux exemplaires en notre Bibliotheque publique, un autre dans le Cabinet des Livres de notre Château du Louvre, & un en celle de notre très-cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres, de faire imprimer ledit Livre dans notre Royaume, & non ailleurs, en beaux caracteres, papier, ce qui eſt porté par les Reglemens des annnées 1618. & 1686. & de faire enregiſtrer les Preſentes és Regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de notre bonne Ville de Paris ; le tout à peine de nullité d'icelles, du contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant

ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la copie ou extrait desdites Presentes qui sera au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de fairepour l'exécution des Presentes toutes significations, défenses, saisies & autres actes requis & necessaires sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le 21. jour d'Aoust, l'an de grace 1701. Et de notre Regne le cinquante-neuviéme : Par le Roy en son Conseil. Signé, LE COMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs conformement aux Reglemens. A Paris ce 3. jour deDecembre 1701. Signé, TRABOÜILLET, Syndic.



